U d'/of OTTAWA
39003002456225

746-19-149

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/edouardd00dura

ÉDOUARD

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (Nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (Nos 31 à 60).

60 exemplaires, numérotés.

AVL 1973

Mme DE DURAS

ÉDOUARD

PRÉCÉDÉ D'UNE PRÉFACE

PAR

OCTAVE UZANNE

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX

BIBLIOTHECA

PG
2235
.D65E3
1879

NOTICE

S'il est quelques livres que les cœurs oisifs et cultivés aiment tous les ans à relire une fois, et qu'ils veulent sentir dans leur mémoire comme le lilas ou l'aubépine en sa saison, ÉDOUARD *est un de ces livres.*

SAINTE-BEUVE.

I

A notre époque de vilaine photographie littéraire, où le naturalisme, impertinent comme une inconvenance et vaniteux comme une sottise, paraphrase les procédés réalistes de la veille; en ce temps de conceptions étranges où la sécheresse est un talent, le terre à terre un art qu'on voudrait définir, et le défaut d'imagination la plus heureuse qualité du monde; en face du mépris de ces nihilistes des lettres, *desquels se détournent tous ceux qui pensent et aiment*

leur nation dans la tradition et l'essence de sa langue, il nous est particulièrement agréable d'avoir à tracer ici ces quelques lignes sur un ouvrage intéressant à plus d'un titre, mais qui porte l'empreinte d'une période de littérature correcte et honnête, dont la mièvrerie, l'idéalisme outré et la folie sentimentale ont préparé l'heure présente.

Les réactions littéraires ont quelquefois la violence et la hideur des représailles, lorsqu'elles ne sont pas nobles et belles comme les révolutions fortes et pacifiques; ordinairement c'est le fumier qui fait pousser les roses; mais, dans l'histoire des belles-lettres de ce siècle, on pourra dire que de la fleuraison de trop de roses on a tenté de faire un purin infect et nauséabond.— On peut suffisamment constater les effets; nous ne devions, pour ce qui nous intéresse, considérer que les causes.

Après la Révolution et les victoires, ces fleuves de sang, de l'Empire, le pays, pâmé, exsangue, sans force, volonté ni vigueur, ne songeait plus aux rouges fantaisies des encyclopédistes, ni aux jolies licences osées des conteurs du siècle précédent. L'esprit français, après avoir été si lourdement casqué, était alors plus mesuré, mais aussi moins fanfaron, moins coquet et moins coquin; c'était un réveil de convalescent qui se souvient, regrette et veut être sage, et, dans cette convalescence d'un peuple d'élite, il y avait forcément impuissance charnelle, mais, par contre, pléthore de

désirs vagues, outrance absolue des sensations du cœur. A force de pleurer des victimes de la guerre ou de la discorde, d'attendre dans les larmes et la solitude de l'exil, les sentiments élégiaques s'étaient implantés dans les âmes malheureuses, et une sorte de névrose noire tyrannisait tous les cerveaux.

La littérature sous la Restauration se ressent de cet état de malaise : elle n'est pas forte ni souriante, elle demeure mélancolique et larmoyeuse; il y bruine de la tristesse au milieu d'une atmosphère de passions timides. Dans toutes les œuvres de 1815 à 1830 on sent la fièvre du découragement et le nonchaloir de l'incertitude. La plupart sont écrites d'un style clair, pénétrant et doux; mais elles semblent dictées par une âme inquiète et toute en deuil. On les a lues pour bercer son tourment imaginaire, on doit les relire de temps à autre comme un écho exquis de tristesses lointaines; on peut les respirer comme ces fleurs délicates et pâles qu'on cueille dans les jours où la mélancolie, cette grande pensive, vient prendre place au banquet des rêves impossibles et décevants.

II

C'est de ce temps réellement que datent les romans d'analyse, les seules fictions véritables lorsqu'elles sont bien conçues et bien conduites, car elles récla-

ment un talent d'observateur et de psychologue que ne vient pas masquer la trame grossière de l'action. La sentimentalité demande et impose l'analyse, et les écrivains d'alors ont mis au service de leurs conceptions un talent souple et sincère en forçant la note des désespérances amoureuses.

C'est le bas-bleuisme, *selon nous, qui est le grand coupable dans les belles-lettres romancières du début de ce siècle; Mmes de Krudner, Anne Radcliffe, Sophie Gay, la princesse de Salm, la baronne de Montolieu, Mmes de Staël, de Souza, Jenny Bastide, Guizot, de Gottis, et tous les bas azurés de second ordre, ont apporté dans la délicatesse de leurs manières la plus déplorable* mal'aria. *Si elles n'en meurent pas toutes, toutes en sont frappées. Jusqu'à l'apparition d'*Indiana, *de* Lélia *et de* Valentine, *l'épidémie se propage; les héros de romans se traînent plus qu'ils ne vivent; l'amour n'est plus qu'une maladie de langueur, une passion qui gravit son calvaire; le mythologique brandon du dix-huitième siècle s'est transformé en une pâle veilleuse qui vacille, crépite et s'éteint.*

Tous ces romans cependant ne s'échafaudent que sur l'amour, mais l'échafaudage est chancelant, il repose moins sur la terre que dans l'éther idéalisé. Les jeunes premiers dans ces drames fictifs de la vie semblent deshommés et n'ont aucune effervescence virile. Les pauvres amants que voilà ! ils sautent dix

chapitres avant de réclamer un baiser, et c'est à peine si, au dénouement, ils recueillent le fruit de leurs doléances. Le cœur, dans un noble langage, plaide fort bien pour lui-même, mais il abandonne la cause des sens. Dans le royaume des âmes dégagées de la matière, cela serait fort logique, de même que chez un peuple où circulerait la chlorose; mais dans le gai pays de France, encore ensoleillé du rire rabelaisien et de la verte morale de Montaigne, l'esthétique de ces œuvres nous paraît évidemment fausse et par trop germanique. Il est des instants où les littératures reviennent au gothique comme les vieillards reviennent à l'enfance, par lassitude et besoin de repos.

III

Édouard *est conçu dans le même esprit que* Werther, Child-Harold, Oberman, Valérie, Adèle de Sénange *et* Eugène de Rothelin. *A une époque où M. de Jouy écrivait* Cécile ou les Passions, *une œuvre aussi mesurée que celle de Mme de Duras devait être considérée à bon droit comme un chef-d'œuvre de délicatesse et de sentiment. Cette connaissance et cette profonde pitié des souffrances d'un cœur envahi d'amour, ce récit sobre, juste, sans éclat, mais empreint d'un caractère de vérité, la manière elle-même pleine de discrétion dont la duchesse de Duras*

avait publié ce livre, tout contribua à lui assurer le plus vif succès.

*L'épigraphe placée sur le faux titre de l'œuvre en résume admirablement l'esprit; on ne pouvait mieux choisir, et le vers du Tasse jadis tant applaudi est bien la devise qu'on devait transcrire sur la bannière amoureuse d'*Édouard :

Brama assai, poco spera, e nulla chiede.

Il désire beaucoup, il espère peu et il ne demande rien : *voilà bien la grande passion timorée du roman décrite en trois mots. C'est le cri d'Olinde, amant de Sophronie, mais c'est aussi la terrible exclamation d'une âme qui souffre et qui ne peut rien devant cette funeste hiérarchie des classes élevées où la naissance croit creuser entre les rangs sociaux un abîme infranchissable et indéfini.*

« *Édouard,* plus developpé qu'*Ourika,* est le titre principal de Mme de Duras, dit Sainte-Beuve [1]. Dans ce livre, on voit deux siècles, deux sociétés, aux prises, et le malheur qui frappe les amants devient le présage d'un événement nouveau. L'effet des mêmes catastrophes sociales, qui ont leur retentissement dans les écrits de Mme de Souza et dans

1. *Portraits de femmes,* par C. A. Sainte-Beuve, Paris, Garnier, 1870, in-18, p. 62 et suiv.

ceux de Mme de Duras, est curieux à constater par la différence. L'une perdit son premier mari, l'autre son père, sur l'échafaud [1], toutes deux subirent l'émigration; mais les idées de ces personnes distinguées étaient déjà faites, pour ainsi dire, les impressions la plupart étaient prises. Les romans de Mme de Duras sont bien de la Restauration, écho d'une lutte non encore terminée, avec le sentiment de grandes catastrophes en arrière. Une de ses pensées habituelles était que, pour ceux qui ont subi jeunes la terreur, le bel âge a été flétri, qu'il n'y a pas eu de jeunesse, et qu'ils porteront jusqu'au tombeau cette mélancolie première. Ce mal, qui date de la Terreur, mais qui sort de bien d'autres causes, qui s'est transmis à toutes les générations venues plus tard, ce mal de *Delphine*, de *René*, elle l'adore; elle le poursuit dans ses variétés; elle tâche de le guérir en Dieu. »

« Analyser *Édouard*, ajoute le critique des

---

1. Mme de Duras était la fille de M. le comte de Kersaint, qui vota contre la mort de Louis XVI, donna sa démission de député le 20 janvier 1793, écrivit le même jour dans *le Moniteur* la lettre qui lui coûta la vie et où l'on remarque ces paroles héroïques : « Si j'ai été réduit à être le collègue des panégyristes et des promoteurs du 2 décembre, je veux défendre ma mémoire du reproche d'avoir été leur complice; pour cela il ne me reste qu'un moment, demain (21 janvier) il ne sera plus temps. »

Lundis, marquerait bien peu de goût, et nous ne l'essayerons pas. On ne peut rien détacher d'un tel tissu et il n'est point permis de le broder en l'admirant. Entre toutes les scènes si finement assorties et enchaînées, la principale, la plus saillante, celle du milieu, quand, un soir d'été à Faverange, pendant une conversation de commerce de grains, Édouard aperçoit Mme de Nevers au balcon, le profil détaché sur le bleu du ciel et dans la vapeur d'un jasmin avec lequel elle se confond, cette scène de fleurs données, reprises, de pleurs étouffés et de chaste aveu, réalise un rêve adolescent qui se reproduit à chaque génération successive ; il n'y manque rien ; c'est bien dans ce cadre choisi que tout jeune homme invente et désire le premier aveu : sentiment, destin, langue, il y a là une page adoptée d'avance par des milliers d'imaginations et de cœurs, une page qui, venue au temps de *la Princesse de Clèves,* en une littérature moins encombrée, aurait la certitude d'être immortelle. »

Édouard *cependant est bien oublié aujourd'hui où l'on ne cite qu'*Ourika, *ce touchant récit qui, avec* Le Frère Ange[1] *et* Édouard, *devait, dans l'esprit de*

---

1. *Le Frère Ange* est resté inédit ainsi qu'*Olivier* et les *Mémoires de Sophie*, dont les manuscrits doivent être en possession de la famille de Mme de Duras. — Sainte-Beuve, dans son son étude sur l'auteur d'*Édouard,* émettait l'espoir

son auteur, former une trilogie vivante. Ce fut par hasard que Mme de Duras, vers 1820 *et sur le conseil de ses amis, se prit à écrire;* Ourika *fut le premier essai, tandis qu'*Édouard, *plus mûri, mieux caressé, écrit avec moins de fièvre, représente à nos yeux l'œuvre capitale de la fille du comte de Kersaint. La conception première de ce roman, cette idée d'inégalité de position sociale, fut prise, nous assure-t-on, dans la famille même de la duchesse de Duras : un jeune homme, M. Denis Benoist (de la famille Benoist d'Azy), professait la plus tendre inclination pour sa fille Clara, plus tard duchesse de Rauzan. Bien accueilli dans l'intimité du* home, *ce fils de conseiller d'État était traité en ami, presque en frère; mais sa passion malheureuse devait discrètement se cacher, car, au grand jour du monde, le futur auteur d'*Ourika *ne pouvait songer à en faire ostensiblement son gendre. Mme de Duras nota-t-elle sur le vif le désespoir du triste amoureux, ou bien pénétra-t-elle par l'imagination dans l'âme torturée du jeune homme, nous ne saurions dire; mais il est certain qu'*Édouard *est une œuvre de lente incubation : pour peindre de telles souffrances morales dans des pages si tendres, si éloquentes et si élevées, il faut*

---

que ces romans seraient prochainement publiés; nous formons le même vœu sans témoigner la même confiance dans la bonne volonté des héritiers de la duchesse.

faire mieux que créer, il faut enfanter dans les larmes et bercer avec sincérité les ardentes douleurs qu'on a mises au jour.

IV

*L'édition d'*Ourika, *qui a été publiée dernièrement dans cette même collection* de petits chefs-d'œuvre *où* Édouard *paraît aujourd'hui, est précédée d'une attrayante préface, dans laquelle M. de Lescure a écrémé, pour ainsi dire, et presque épuisé le sujet de notre courte notice. Nous n'aurons donc pas à dire que* Mme *la duchesse de Duras, née Claire Lechat de Kersaint, vint au monde à Brest en* 1778*; que, réfugiée aux États-Unis après la mort de son père, elle revint en France vers* 1801 *et mourut à Nice le* 16 *janvier* 1828*. Tous les détails bio-bibliographiques relatifs à cette rivale de* Mme *de Tencin et à ses œuvres ont été consignés dans l'avant-propos de l'édition susmentionnée, et nous nous bornons ici à ces quelques pages de légère causerie sur le seuil de la porte : c'est un salut au lecteur avant d'entrer, c'est un signe de tête aux amis et aux fidèles qui daignent nous lire, mais assurément ce n'est pas une préface. Nous aimons trop l'intégrité des festins littéraires pour ne pas savoir être sobre en arrivant au dessert.*

Le style de Mme *de Duras, comme le fait observer justement l'auteur de* Volupté, *ce style sans préméditation ne se sent ni du tâtonnement ni de la négligence. Il est* né naturel *et achevé, simple, rapide, réservé pourtant; un style à la façon de Voltaire, mais chez une femme; pas de manières, surtout dans* Édouard : *un tact perpétuel, jamais de couleur équivoque et toutefois de la couleur déjà, au moins dans le choix des fonds et dans les accompagnements; en tout des contours très purs. Ce qu'on voit au travers de la trame du roman, c'est une faculté de sentir extraordinaire et une facilité d'exprimer charmante; les sentiments de* Mme *de Duras étaient passionnés et dévoués, son esprit puisait aux sources élevées de son âme délicate, et sa nature franche se frayait dévotement un passage entre l'envie et la haine.*

Mais on va lire Édouard, *et l'on comprendra l'idéalisme raffiné de ce cœur souffrant, qui résuma sa manière dans cette jolie pensée : « Il en est des maladies de l'âme comme de celles du corps : celles qui tuent le plus sûrement sont celles qu'on porte avec soi dans le monde; il y a des désespoirs chroniques (si on osait le dire) qui ressemblent aux maux qu'on appelle ainsi : ils rongent, ils dévorent, ils détruisent, mais ils n'alitent pas. »*

Dans l'ouvrage qui suit, le malade, atteint d'un tel désespoir, quémande la mort sur un champ de bataille. « Le propre de l'amour, disait Virey, *est*

de s'immoler. » *Cela est fort beau, mais nous avouons que la sentimentalité ainsi comprise conduit au ridicule quand elle ne mène pas au sublime. L'amour vaut mieux que des larmes; Hésiode s'écriait avec raison :* « C'est l'architecte de l'univers ». *Restons en là, c'est le vrai naturalisme; un naturalisme qui aura toujours sa poétique, car, s'il faut dans la passion habiller ses désirs, on ne doit pas absolument nuager le corollaire, et la sagesse réside dans ce juste milieu si difficile à observer :* « Ni trop ni trop peu; ni jamais ni toujours. »

OCTAVE UZANNE.

Paris, juin 1879.

INTRODUCTION

J'allois rejoindre à Baltimore mon régiment, qui faisoit partie des troupes françoises employées dans la guerre d'Amérique ; et, pour éviter les lenteurs d'un convoi, je m'étois embarqué à Lorient sur un bâtiment marchand armé en guerre. Ce bâtiment portoit avec moi trois autres passagers. L'un d'eux m'intéressa dès le premier moment que je l'aperçus : c'étoit un grand jeune homme, d'une belle figure, dont les manières étoient simples et la physionomie spirituelle ; sa pâleur et la tristesse dont toutes ses paroles et toutes ses actions étoient comme empreintes éveilloient à la fois l'intérêt et la curiosité. Il étoit loin de les satisfaire : il étoit habituellement silencieux, mais sans dédain ; on auroit dit, au contraire, qu'en lui la bienveillance avoit survécu à

d'autres qualités éteintes par le chagrin. Habituellement distrait, il n'attendoit ni retour ni profit pour lui-même de rien de ce qu'il faisoit. Cette facilité à vivre, qui vient du malheur, a quelque chose de touchant : elle inspire plus de pitié que les plaintes les plus éloquentes.

Je cherchois à me rapprocher de ce jeune homme ; mais, malgré l'espèce d'intimité forcée qu'amène la vie d'un vaisseau, je n'avançois pas. Lorsque j'allois m'asseoir auprès de lui et que je lui adressois la parole, il répondoit à mes questions, et, si elles ne touchoient à aucun des sentiments intimes du cœur, mais aux rapports vagues de la société, il ajoutoit quelquefois une réflexion ; mais, dès que je voulois entrer dans le sujet des passions ou des souffrances de l'âme, ce qui m'arrivoit souvent dans l'intention d'amener quelque confiance de sa part, il se levoit, il s'éloignoit, ou sa physionomie devenoit si sombre que je ne me sentois pas le courage de continuer. Ce qu'il me montroit de lui auroit suffi de la part de tout autre, car il avoit un esprit singulièrement original ; il ne voyoit rien d'une manière commune, et cela venoit de ce que la vanité n'étoit jamais mêlée à aucun de ses jugements. Il étoit l'homme le plus indépendant que

j'aie connu ; le malheur l'avoit rendu comme étranger aux autres hommes ; il étoit juste parce qu'il étoit impartial, et impartial parce que tout lui étoit indifférent. Lorsqu'une telle manière de voir ne rend pas fort égoïste, elle développe le jugement et accroît les facultés de l'intelligence. On voyoit que son esprit avoit été fort cultivé ; mais, pendant toute la traversée, je ne le vis jamais ouvrir un livre ; rien en apparence ne remplissoit pour lui la longue oisiveté de nos jours. Assis sur un banc à l'arrière du vaisseau, il restoit des heures entières appuyé sur le bordage à regarder fixement la longue trace que le navire laissoit sur les flots. Un jour il me dit : « Quel fidèle emblème de la vie ! ainsi nous creusons péniblement notre sillon dans cet océan de misère qui se referme après nous. — A votre âge, lui dis-je, comment voyez-vous le monde sous un jour si triste ? — On est vieux, dit-il, quand on n'a plus d'espérance. — Ne peut-elle donc renaître ? lui demandai-je. — Jamais, » répondit-il. Puis, me regardant tristement : « Vous avez pitié de moi, me dit-il, je le vois ; croyez que j'en suis touché, mais je ne puis vous ouvrir mon cœur ; ne le désirez même pas : il n'y a point de remède à mes maux, et tout m'est inutile désormais, même un ami. »

Il me quitta en prononçant ces dernières paroles.

J'essayai peu de jours après de reprendre la même conversation ; je lui parlai d'une aventure de ma jeunesse ; je lui racontai comment les conseils d'un ami m'avoient épargné une grande faute. « Je voudrois, lui dis-je, être aujourd'hui pour vous ce qu'on fut alors pour moi. » Il prit ma main : « Vous êtes trop bon, me dit-il ; mais vous ne savez pas ce que vous me demandez ; vous voulez me faire du bien, et vous me feriez du mal : les grandes douleurs n'ont pas besoin de confidents ; l'âme qui peut les contenir se suffit à elle-même ; il faut entrevoir ailleurs l'espérance pour sentir le besoin de l'intérêt des autres. A quoi bon toucher à des plaies inguérissables ? Tout est fini pour moi dans la vie, et je suis déjà, à mes yeux, comme si je n'étois plus. » Il se leva, se mit à marcher sur le pont, et bientôt alla s'asseoir à l'autre extrémité du navire.

Je quittai alors le banc que j'occupois pour lui donner la facilité d'y revenir : c'étoit sa place favorite, et souvent même il y passoit les nuits. Nous étions alors dans le parallèle des vents alizés, à l'ouest des Açores, et dans un climat délicieux. Rien ne peut peindre le charme de ces nuits des Tropiques : le firmament, semé d'étoiles, se réfléchit

dans une mer tranquille. On se croiroit placé, comme l'Archange de Milton, au centre de l'univers, et pouvant embrasser d'un seul coup d'œil la création tout entière.

Le jeune passager remarquoit un soir ce magnifique spectacle. « L'infini est partout, dit-il : on le voit là (en montrant le ciel), on le sent ici (en montrant son cœur); et cependant quel mystère! qui peut le comprendre! Ah! la mort en a le secret; elle nous l'apprendra peut-être, ou peut-être nous fera-t-elle tout oublier. Tout oublier! répéta-t-il d'une voix tremblante. — Vous n'entretenez pas une pensée si coupable? lui dis-je. — Non, répondit-il : qui pourroit douter de l'existence de Dieu en contemplant ce beau ciel? Dieu a répandu ses dons également sur tous les êtres; il est souverainement bon; mais les institutions des hommes sont toutes-puissantes aussi, et elles sont la source de mille douleurs. Les anciens plaçoient la fatalité dans le ciel : c'est sur la terre qu'elle existe, et il n'y a rien de plus inflexible dans le monde que l'ordre social tel que les hommes l'ont créé. » Il me quitta en achevant ces mots. Plusieurs fois je renouvelai mes efforts : tout fut inutile; il me repoussoit sans me blesser, et cette âme inaccessible aux consolations

étoit encore généreuse, bienveillante, élevée ; elle auroit donné le bonheur qu'elle ne pouvoit plus recevoir.

Le voyage finit ; nous débarquâmes à Baltimore. Le jeune passager me demanda de l'admettre comme volontaire dans mon régiment ; il y fut inscrit, comme sur le registre du vaisseau, sous le seul nom d'Édouard. Nous entrâmes en campagne, et, dès les premières affaires que nous eûmes avec l'ennemi, je vis qu'Édouard s'exposoit comme un homme qui veut se débarrasser de la vie. J'avoue que chaque jour m'attachoit davantage à cette victime du malheur ; je lui disois quelquefois : « J'ignore votre vie, mais je connois votre cœur ; vous ne voulez pas me donner votre confiance, mais je n'en ai pas besoin pour vous aimer. Souffrir profondément appartient aux âmes distinguées, car les sentiments communs sont toujours superficiels. »

« Édouard, lui dis-je un jour, est-il donc impossible de vous faire du bien ? » Les larmes lui vinrent aux yeux. « Laissez-moi, me dit-il ; je ne veux pas me rattacher à la vie. » Le lendemain nous attaquâmes un fort sur la Skulkill. S'étant mis à la tête d'une poignée de soldats, Édouard emporta la redoute l'épée à la main. Je le suivois de près ;

je ne sais quel pressentiment me disoit qu'il avoit fixé ce jour-là pour trouver la mort qu'il sembloit chercher. En effet, je le vis se jeter dans les rangs des soldats ennemis qui défendoient les ouvrages intérieurs du fort. Préoccupé de l'idée de garantir Édouard, je ne pensois pas à moi-même : je reçus un coup de feu tiré de fort près et qui lui étoit destiné. Nos gens arrivèrent et parvinrent à nous dégager. Édouard me souleva dans ses bras, me porta dans le fort, banda ma blessure, et, soutenant ma tête, il attendit ainsi le chirurgien. Jamais je n'ai vu une physionomie exprimer si vivement des émotions si variées et si profondes : la douleur, l'inquiétude, la reconnoissance, s'y peignoient avec tant de force et de fidélité qu'on auroit voulu qu'un peintre pût en conserver les traits. Lorsque le chirurgien prononça que mes blessures n'étoient pas mortelles, des larmes coulèrent des yeux d'Édouard. Il me pressa sur son cœur. « Je serois mort deux fois, » me dit-il. De ce jour il ne me quitta plus ; je languis longtemps : ses soins ne se démentirent jamais ; ils prévenoient tous mes désirs. Édouard, toujours sérieux, cherchoit pourtant à me distraire ; son esprit piquant amenoit et faisoit naître la plaisanterie ; lui seul n'y prenoit aucune part ;

seul il restoit étranger à cette gaieté qu'il avoit excitée lui-même. Souvent il me faisoit la lecture ; il devinoit ce qui pouvoit soulager mes maux. Je ne sais quoi de paisible, de tendre, se mêloit à ses soins et leur donnoit le charme délicat qu'on attribue à ceux des femmes : c'est qu'il possédoit leur dévouement, cette vertu touchante qui transporte dans ce que nous aimons ce *moi,* source de toutes les misères de nos cœurs, quand nous ne le plaçons pas dans un autre.

Édouard cependant gardoit toujours sur lui-même ce silence qui m'avoit longtemps affligé ; mais chaque jour diminuoit ma curiosité, et maintenant je craignois bien plus de l'affliger que je ne désirois le connoître. Je le connoissois assez : jamais un cœur plus noble, une âme plus élevée, un caractère plus aimable, ne s'étoient montrés à moi. L'élégance de ses manières et de son langage montroit qu'il avoit vécu dans la meilleure compagnie. Le bon goût forme entre ceux qui le possèdent une sorte de lien qu'on ne sauroit définir. Je ne pouvois concevoir pourquoi je n'avois jamais rencontré Édouard, tant il paroissoit appartenir à la société où j'avois passé ma vie. Je le lui dis un jour, et cette simple remarque amena ce que j'a-

vois si long-temps sollicité en vain. « Je ne dois plus vous rien refuser, me dit-il ; mais n'exigez pas que je vous parle de mes peines. J'essayerai d'écrire et de vous faire connoître celui dont vous avez conservé la vie aux dépens de la vôtre. » Bientôt je me repentis d'avoir accepté cette preuve de la reconnoissance d'Édouard : en peu de jours il retomba dans la profonde mélancolie dont il s'étoit un moment efforcé de sortir. Je voulus l'engager à interrompre son travail. « Non, me dit-il ; c'est un devoir, je veux le remplir. » Au bout de quelques jours, il entra dans ma chambre, tenant dans sa main un gros cahier d'une écriture assez fine. « Tenez, me dit-il, ma promesse est accomplie ; vous ne vous plaindrez plus qu'il n'y a pas de *passé* dans notre amitié. Lisez ce cahier, mais ne me parlez pas de ce qu'il contient ; ne me cherchez même pas aujourd'hui : je veux rester seul. On croit ses souvenirs ineffaçables, ajouta-t-il, et cependant, quand on va les chercher au fond de son âme, on y réveille mille nouvelles douleurs. » Il me quitta en achevant ces mots, et je lus ce qui va suivre.

ÉDOUARD

Je suis le fils d'un célèbre avocat au parlement de Paris; ma famille est de Lyon, et depuis plusieurs générations elle a occupé les utiles emplois réservés à la haute bourgeoisie de cette ville. Un de mes grands-pères mourut victime de son dévouement dans la maladie épidémique qui désola Lyon en 1748. Son nom révéré devint dans sa patrie le synonyme du courage et de l'honneur. Mon père fut de bonne heure destiné au barreau; il s'y distingua et acquit une telle considération qu'il devint d'usage de ne se décider sur aucune affaire de quelque importance sans la lui avoir soumise. Il se maria, déjà vieux, à une femme qu'il aimoit depuis longtemps; je fus leur unique enfant. Mon père

voulut m'élever lui-même, et lorsque j'eus dix ans accomplis il se retira avec ma mère à Lyon et se consacra tout entier à mon éducation. Je satisfaisois mon père sous quelques points ; je l'inquiétois sous d'autres. Apprenant avec une extrême facilité, je ne faisois aucun usage de ce que je savois. Réservé, silencieux, peu confiant, tout s'entassoit dans mon esprit et ne produisoit qu'une fermentation inutile et de continuelles rêveries. J'aimois la solitude, j'aimois à voir le soleil couchant; je serois resté des journées entières, assis sur cette petite pointe de sable qui termine la presqu'île où Lyon est bâtie, à regarder se mêler les eaux de la Saône et du Rhône, et à sentir comme ma pensée et ma vie entraînées dans leur courant. On m'envoyoit chercher; je rentrois, je me mettois à l'étude sans humeur et sans dégoût; mais on auroit dit que je vivois de deux vies, tant mes occupations et mes pensées étoient de nature différente. Mon père essayoit quelquefois de me faire parler; mais c'étoit ma mémoire seule qui lui répondoit. Ma mère s'efforçoit de pénétrer dans mon âme par la tendresse; je l'embrassois, mais je sentois, même dans ces douces caresses, quelque chose d'incomplet au fond de mon âme.

Mon père possédoit au milieu des montagnes du Forez, entre Boën et Saint-Étienne, des forges et une maison. Nous allions chaque année passer

à ces forges les deux mois des vacances. Ce temps désiré et savouré avec délices s'écouloit toujours trop vite. La position de ce lieu avoit quelque beauté : la rivière qui faisoit aller la forge descendoit d'un cours rapide et souvent brisé par les rochers; elle formoit au-dessous de la forge une grande nappe d'eau plus tranquille ; puis elle se détournoit brusquement et disparoissoit entre deux hautes montagnes recouvertes de sapins. La maison d'habitation étoit petite; elle étoit située au-dessus de la forge, de l'autre côté du chemin, et placée à peu près au tiers de la hauteur de la montagne. Environnée d'une vieille forêt de sapins, elle ne possédoit pour tout jardin qu'une petite plate-forme dessinée avec des buis, ornée de quelques fleurs, et d'où l'on avoit la vue de la forge, des montagnes et de la rivière. Il n'y avoit point là de village; il étoit situé à un quart de lieue plus haut, sur le bord du torrent, et chaque matin la population, qui travailloit aux forges presque tout entière, passoit sous la plate-forme en se rendant aux travaux. Les visages noirs et enfumés des habitants, leurs vêtements en lambeaux, faisoient un triste contraste avec leur vive gaieté, leurs chants, leurs danses et leurs chapeaux ornés de rubans. Cette forge étoit pour moi, à la campagne, ce qu'étoit à Lyon la petite pointe de sable et le cours majestueux du Rhône : le mouvement me jetoit

dans les mêmes rêveries que le repos. Le soir, quand la nuit étoit sombre, on ne pouvoit m'arracher de la plate-forme : la forge étoit alors dans toute sa beauté ; les torrents de feu qui s'échappoient de ses fourneaux éclairoient ce seul point d'une lumière rouge sur laquelle tous les objets se dessinoient comme des spectres ; les ouvriers, dans l'activité de leurs travaux, armés de leurs grands pieux aigus, ressembloient aux démons de cette espèce d'enfer ; des ruisseaux d'un feu liquide couloient au dehors ; des fantômes noirs coupoient ce feu et en emportoient des morceaux au bout de leur baguette magique, et bientôt le feu lui-même prenoit entre leurs mains une nouvelle forme. La variété des attitudes, l'éclat de cette lumière terrible dans un seul point du paysage, la lune qui se levoit derrière les sapins et qui argentoit à peine l'extrémité de leur feuillage, tout ce spectacle me ravissoit. J'étois fixé sur cette plate-forme comme par l'effet d'un enchantement, et, quand on venoit m'en tirer, on me réveilloit comme d'un songe.

Cependant je n'étois pas si étranger aux jeux de l'enfance que cette disposition pourroit le faire croire ; mais c'étoit surtout le danger qui me plaisoit. Je gravissois les rochers les plus inaccessibles, je grimpois sur les arbres les plus élevés ; je croyois toujours poursuivre je ne sais quel but que

je n'avois encore pu atteindre, mais que je trouverois au delà de ce qui m'étoit déjà connu. Je m'associois d'autres enfants dans mes entreprises; mais j'étois leur chef, et je me plaisois à les surpasser en témérité. Souvent je leur défendois de me suivre, et ce sentiment du danger perdoit tout son charme pour moi si je le voyois partagé.

J'allois avoir quatorze ans; mes études étoient fort avancées, mais je restois toujours au même point pour le fruit que je pouvois en tirer, et mon père désespéroit d'éveiller en moi ce feu de l'âme sans lequel tout ce que l'esprit peut acquérir n'est qu'une richesse stérile, lorsqu'une circonstance, légère en apparence, vint faire vibrer cette corde cachée au fond de mon âme et commença pour moi une existence nouvelle. J'ai parlé de mes jeux : un de ceux qui me plaisoient le plus étoit de traverser la rivière en sautant de rocher en rocher par-dessus ses ondes bouillonnantes; souvent même je prolongeois ce jeu périlleux, et, non content de traverser la rivière, je la remontois ou je la descendois de la même façon. Le danger étoit grand, car, en approchant de la forge, la rivière encaissée se précipitoit violemment sous les lourds marteaux qui broyoient la mine et sous les roues que le courant faisoit mouvoir. Un jour, un enfant un peu plus jeune que moi me dit : « Ce que tu fais n'est pas difficile. — Essaye donc, »

répondis-je. Il saute, fait quelques pas, glisse et disparoît dans les flots. Je n'eus pas le temps de la réflexion : je me précipite, je me cramponne aux rochers, et l'enfant, entraîné par le courant, vient s'arrêter contre l'obstacle que je lui présente. Nous étions à deux pas des roues, et, les forces me manquant, nous allions périr, lorsqu'on vint à notre secours. Je fondis en larmes quand le danger fut passé. Mon père, ma mère, accoururent et m'embrassèrent ; mon cœur palpita de joie en recevant leurs caresses. Le lendemain, en étudiant, je croyois lire des choses nouvelles ; je comprenois ce que jusque-là je n'avois fait qu'apprendre ; j'avois acquis la faculté d'admirer ; j'étois ému de ce qui étoit bien, enflammé de ce qui étoit grand. L'esprit de mon père me frappoit comme si je ne l'eusse jamais entendu : je ne sais quel voile s'étoit déchiré dans les profondeurs de mon âme. Mon cœur battoit dans les bras de ma mère, et je comprenois son regard. Ainsi un jeune arbre, après avoir langui longtemps, prend tout à coup l'essor ; il pousse des branches vigoureuses, et on s'étonne de la beauté de son feuillage : c'est que sa racine a enfin rencontré le filon de terre qui convient à sa substance ; j'avois rencontré aussi le terrain qui m'étoit propre, j'avois dévoué ma vie pour un autre !

De ce moment je sortis de l'enfance. Mon père,

encouragé par le succès, m'ouvrit les voies nouvelles qu'on ne parcourt qu'avec l'imagination. En me faisant appliquer les sentiments aux faits, il forma à la fois mon cœur et mon jugement. « Savoir et sentir, disoit-il souvent, voilà toute l'éducation. »

Les lois furent ma principale étude; mais, par la manière dont cette étude étoit conduite, elle embrassoit toutes les autres. Les lois furent faites en effet pour les hommes et pour les mœurs de tous les temps; elles suivirent les besoins. Compagnes de l'histoire, elles sont le mot de toutes les difficultés, le flambeau de tous les mystères; elles n'ont point de secret pour qui sait les étudier, point de contradiction pour qui sait les comprendre.

Mon père étoit le plus aimable des hommes; son esprit servoit à tout, et il n'en avoit jamais que ce qu'il falloit; il possédoit au suprême degré l'art de faire sortir la plaisanterie de la raison. L'opposition du bon sens aux idées fausses est presque toujours comique: mon père m'apprit à trouver ridicule ce qui manquoit de vérité. Il ne pouvoit mieux en conjurer le danger.

C'est un danger pourtant et un grand malheur que la passion dans l'appréciation des choses de la vie, même quand les principes les plus purs et la raison la plus saine sont vos guides. On ne peut haïr fortement ce qui est mal sans adorer ce qui est bien, et ces mouvements violents sont-ils faits pour

le cœur de l'homme? Hélas! ils le laissent vide et dévasté comme une ruine, et cet accroissement momentané de la vie amène et produit la mort.

Je ne faisois pas alors ces réflexions; le monde s'ouvroit à mes yeux comme un océan sans bornes. Je rêvois la gloire, l'admiration, le bonheur; mais je ne les cherchois pas hors de la profession qui m'étoit destinée. Noble profession, où l'on prend en main la défense de l'opprimé, où l'on confond le crime et fait triompher l'innocence! Mes rêveries, qui avoient alors quelque chose de moins vague, me représentoient toutes les occasions que j'aurois de me distinguer, et je créois des malheurs et des injustices chimériques pour avoir la gloire et le plaisir de les réparer.

La révolution qui s'étoit faite dans mon caractère n'avoit produit aucun changement dans mes goûts. Comme aux jours de mon enfance, je fuyois la société; je ne sais quelle déplaisance s'attachoit pour moi à vivre avec des gens, respectables sans doute, mais dont aucun ne réalisoit ce type que je m'étois formé au fond de l'âme, et qui, au vrai, n'avoit que mon père pour modèle. Dans l'intimité de notre famille, entre mon père et ma mère, j'étois heureux; mais, dès qu'il arrivoit un étranger, je m'en allois dans ma chambre vivre dans ce monde que je m'étois créé, et auquel celui-là ressembloit si peu.

Ma mère avoit beaucoup d'esprit, de la douceur et une raison supérieure ; elle aimoit les idées reçues, peut-être même les idées communes, mais elle les défendoit par des motifs nouveaux et piquants. La longue habitude de vivre avec mon père et de l'aimer avoit fait d'elle comme un reflet de lui ; mais ils pensoient souvent les mêmes choses par des motifs différents, et cela rendoit leurs entretiens à la fois paisibles et animés. Je ne les vis jamais différer que sur un seul point. Hélas ! je vois aujourd'hui que ma mère avoit raison.

Mon père avoit dû la plus grande partie de son talent et de sa célébrité comme avocat à une profonde connoissance du cœur humain. Je lui ai ouï dire que les pièces d'un procès servoient moins à établir son opinion que le tact qui lui faisoit pénétrer jusqu'au fond de l'âme des parties intéressées. Cette sagacité, cette pénétration, cette finesse d'aperçus, étoient des qualités que mon père auroit voulu me donner ; peut-être même la solitude habituelle où nous vivions avoit-elle pour but de me préparer à être plus frappé du spectacle de la société qu'on ne l'est lorsque graduellement on s'est familiarisé avec ses vices et ses ridicules, et qu'on arrive blasé sur l'impression qu'on en peut recevoir. Mon père vouloit montrer le monde à mes yeux, lorsqu'il se seroit assuré que le goût du bien, la solidité des principes et la faculté de l'observation seroient

assez mûris en moi pour retirer de ce spectacle le profit qu'il se plaisoit à en attendre.

Mon père avoit été assez heureux, dans sa jeunesse, pour sauver dans un procès fameux la fortune et l'honneur du maréchal d'Olonne. Les rapports où les avoit mis cette affaire avoient créé entre eux une amitié qui depuis trente ans ne s'étoit jamais démentie. Malgré des destinées si différentes, leur intimité étoit restée la même : tant il est vrai que la parité de l'âme est le seul lien réel de la vie. Une correspondance fréquente alimentoit leur amitié; il ne se passoit pas de semaine que mon père ne reçût de lettres de M. le maréchal d'Olonne, et la plus intime confiance régnoit entre eux. C'est dans cette maison que mon père comptoit me mener quand j'aurois atteint ma vingtième année ; c'est là qu'il se flattoit de me faire voir la bonne compagnie et de me faire acquérir ces qualités de l'esprit qu'il désiroit tant que je possédasse. J'ai vu ma mère s'opposer à ces desseins. « Ne sortons point de notre état, disoit-elle à mon père ; pourquoi mener Édouard dans un monde où il ne doit pas vivre, et qui le dégoûtera peut-être de notre paisible intérieur? — Un avocat, disoit mon père, doit avoir étudié tous les rangs; il faut qu'il se familiarise d'avance avec la politesse des gens de la cour pour n'en être pas ébloui. Ce n'est que dans le monde qu'il peut acquérir la pureté du langage

et la grâce de la plaisanterie. La société seule enseigne les convenances et toute cette science de goût qui n'a point de préceptes, et que pourtant on ne vous pardonne pas d'ignorer. — Ce que vous dites est vrai, reprenoit ma mère; mais j'aime mieux, je vous l'avoue, qu'Édouard ignore tout cela et qu'il soit heureux. On ne l'est qu'en s'associant avec ses égaux :

> Among unequals no society
> Can sort [1].

— La citation est exacte, répondit mon père; mais le poëte ne l'entend que de l'égalité morale, et, sur ce point, je suis de son avis : j'ai le droit de l'être. — Oui, sans doute, reprit ma mère ; mais le maréchal d'Olonne est une exception. Respectons les convenances sociales; admirons même la hiérarchie des rangs : elle est utile, elle est respectable; d'ailleurs, n'y tenons-nous pas notre place? Mais gardons-la, cette place ; on se trouve toujours mal d'en sortir. » Ces conversations se renouveloient souvent, et j'avoue que le désir de voir des choses nouvelles, et je ne sais quelle inquiétude cachée au fond de mon âme, me mettoient du parti de mon père et me faisoient ardemment souhaiter d'avoir

1. Milton.

vingt ans pour aller à Paris et pour voir le maréchal d'Olonne.

Je ne vous parlerai pas des deux années qui s'écoulèrent jusqu'à cette époque. Des études sérieuses occupèrent tout mon temps : le droit, les mathématiques, les langues, employoient toutes les heures de mes journées ; et cependant ce travail aride, qui auroit dû fixer mon esprit, me laissa tel que la nature m'avoit créé, et tel sans doute que je dois mourir.

A vingt ans, j'attendois un grand bonheur, et la Providence m'envoya la plus grande de toutes les peines : je perdis ma mère. Comme nous allions partir pour Paris, elle tomba malade, et à cette maladie succéda un état de langueur qui se prolongea six mois. Elle expira doucement dans mes bras ; elle me bénit, elle me consola. Dieu eut pitié d'elle et de moi ; il lui épargna la douleur de me voir malheureux, et à moi celle de déchirer son âme ; elle ne me vit pas tomber dans ce piége que sa raison avoit su prévoir et dont elle avoit inutilement cherché à me garantir. Hélas ! puis-je dire que je regrette la paix que j'ai perdue ? voudrois-je aujourd'hui de cette existence tranquille que ma mère rêvoit pour moi ? Non, sans doute. Je ne puis plus être heureux, mais cette douleur que je porte au fond de mon âme m'est plus chère que toutes les joies communes de ce monde ; elle fera encore

la gloire du dernier de mes jours, après avoir fait le charme de ma jeunesse. A vingt-trois ans, des souvenirs sont tout ce qui me reste ; mais qu'importe ? ma vie est finie, et je ne demande plus rien à l'avenir.

Dans le premier moment de sa douleur, mon père renonça au voyage de Paris. Nous allâmes en Forez, où nous croyions nous distraire et où nous trouvâmes partout l'image de celle que nous pleurions. Qu'elle est cruelle, l'absence de la mort! absence sans retour! Nous la sentions, même quand nous croyions l'oublier. Toujours seul avec mon père, je ne sais quelle sécheresse se glissoit quelquefois dans nos entretiens. C'est par ma mère que la décision de mon père et mes rêveries se rencontroient sans se heurter : elle étoit comme la nuance harmonieuse qui unit deux couleurs vives et trop tranchées. A présent qu'elle n'y étoit plus, nous sentions pour la première fois, mon père et moi, que nous n'étions pas toujours d'accord.

Au mois de novembre, nous partîmes pour Paris. Mon père alla loger chez un frère de ma mère, M. d'Herbelot, fermier général fort riche. Il avoit une belle maison à la Chaussée-d'Antin, où il nous reçut à merveille. Il nous donna de grands dîners, me mena au spectacle, au bal, me fit voir toutes les curiosités de Paris. Mais c'étoit M. le maréchal d'Olonne que je désirois voir, et il étoit à Fontaine-

bleau, d'où il ne devoit revenir que dans quinze jours. Ce temps se passa dans des fêtes continuelles. Mon oncle ne me faisoit grâce d'aucune façon de s'amuser : les pique-niques, les parties de toute espèce, les comédies, les concerts, Géliot et Mlle Arnould. J'étois déjà fatigué de Paris, quand mon père reçut un billet de M. le maréchal d'Olonne, qui lui mandoit qu'il étoit arrivé et qu'il l'invitoit à dîner pour ce même jour. « Amenez notre Édouard, » disoit-il. Combien cette expression me toucha !

Je vous raconterai ma première visite à l'hôtel d'Olonne, parce qu'elle me frappa singulièrement. J'étois accoutumé à la magnificence chez mon oncle M. d'Herbelot ; mais tout le luxe de la maison d'un fermier général fort riche ne ressembloit en rien à la noble simplicité de la maison de M. le maréchal d'Olonne. Le passé, dans cette maison, servoit d'ornement au présent : des tableaux de famille, qui portoient des noms historiques et chers à la France, décoroient la plupart des pièces ; de vieux valets de chambre marchoient devant vous pour vous annoncer. Je ne sais quel sentiment de respect vous saisissoit en parcourant cette vaste maison, où plusieurs générations s'étoient succédé, faisant honneur à la fortune et à la puissance plutôt qu'elles n'en étoient honorées. Je me rappelle jusqu'au moindre détail de cette première

visite ; plus tard, tout est confondu dans un seul souvenir. Mais alors j'examinois avec une vive curiosité ce qui avoit fait si souvent le sujet des conversations de mon père et cette société dont il m'avoit parlé tant de fois.

Il n'y avoit que cinq ou six personnes dans le salon lorsque nous arrivâmes. M. le maréchal d'Olonne causoit debout auprès de la cheminée ; il vint au-devant de mon père et lui prit les mains. « Mon ami, lui dit-il, mon excellent ami ! enfin vous voilà ! Vous m'amenez Édouard... Savez-vous, Édouard, que vous venez chez l'homme qui aime le mieux votre père, qui honore le plus ses vertus et qui lui doit une reconnoissance éternelle ? » Je répondis qu'on m'avoit accoutumé de bonne heure aux bontés de M. le maréchal. « Vous a-t-on dit que je devois vous servir de père si vous n'eussiez pas conservé le vôtre ? — Je n'ai pas eu besoin de ce malheur pour sentir la reconnoissance, » répondis-je. Il prit occasion de ce peu de mots pour faire mon éloge. « Qu'il est bien ! dit-il ; qu'il est beau ! qu'il a l'air modeste et spirituel ! » Il savoit qu'en me louant ainsi il réjouissoit le cœur de mon père. On reprit la conversation. J'entendis nommer les personnes qui m'entouroient : c'étoient les hommes les plus distingués dans les sciences et dans les lettres, et un Anglois, membre fameux de l'opposition. On parloit, je m'en souviens, de la juris-

prudence criminelle en Angleterre et de l'institution du jury. Je sentis, je vous l'avoue, un mouvement inexprimable d'orgueil en voyant combien, dans ces questions intéressantes, l'opinion de mon père étoit comptée. On l'écoutoit avec attention, presque avec respect. La supériorité de son esprit sembloit l'avoir placé tout à coup au-dessus de ceux qui l'entouroient, et ses beaux cheveux blancs ajoutoient encore l'autorité et la dignité à tout ce qu'il disoit. C'est la mode d'admirer l'Angleterre. M. le maréchal d'Olonne soutenoit le côté de la question qui étoit favorable aux institutions angloises, et les personnes qui se montroient d'une opinion opposée s'étoient placées sur un mauvais terrain pour la défendre. Mon père, en un instant, mit la question dans son véritable jour; il présenta le jury comme un monument vénérable des anciennes coutumes germaniques, et montra l'esprit conservateur des Anglois et leur respect pour le passé dans l'existence de ces institutions, qu'ils reçurent de leurs ancêtres presque dans le même état où ils les possèdent encore aujourd'hui; mais mon père fit voir dans notre système judiciaire l'ouvrage perfectionné de la civilisation. « Notre magistrature, dit-il, a pour fondement l'honneur et la considération, ces grands mobiles des monarchies[1]; elle

1. Montesquieu.

est comme un sacerdoce dont la fonction est le maintien de la morale à l'extérieur de la société, et elle n'a au-dessus d'elle que les ministres d'une religion qui, réglant cette société dans la conscience de l'homme, en attaque les désordres à leur seule et véritable source. » Mon père alla jusqu'à défendre la vénalité des charges, que l'Anglois attaquoit toujours. « Admirable institution, dit mon père, que celle qui est parvenue à faire payer si cher le droit de sacrifier tous les plaisirs de la vie et d'embrasser la vertu comme une convenance d'état. Ne nous calomnions pas nous-mêmes, dit encore mon père ; la magistrature qui a produit Molé, Lamoignon, d'Aguesseau, n'a rien à envier à personne ; et, si le jury anglois se distingue par l'équité de ses jugements, c'est que la classe qui le compose en Angleterre est remarquable surtout par ses lumières et son intégrité. En Angleterre, l'institution repose sur les individus ; ici les individus tirent leur lustre et leur valeur de l'institution. Mais il se peut, ajouta mon père en finissant cette conversation, que ces institutions conviennent mieux à l'Angleterre que ne feroient les nôtres. Cela doit être : les nations produisent leurs lois, et ces lois sont tellement le fruit des mœurs et du génie des peuples qu'ils y tiennent plus qu'à tout le reste ; ils perdent leur indépendance, leur nom même, avant leurs lois. Je suis persuadé que cette expression : *subir la loi du vain-*

queur, a un sens plus étendu qu'on ne lui donne en général : c'est le dernier degré de la conquête que de subir la loi d'un autre peuple, et les Normands, qui en Angleterre ont presque conquis la langue, n'ont jamais pu conquérir la loi. »

Ces matières étoient sérieuses, mais elles ne le paroissoient pas. Ce n'est pas la frivolité qui produit la légèreté de la conversation : c'est cette justesse qui, comme l'éclair, jette une lumière vive et prompte sur tous les objets. Je sentis, en écoutant mon père, qu'il n'y a rien de si piquant que le bon sens d'un homme d'esprit.

Je me suis étendu sur cette première visite pour vous montrer ce qu'étoit mon père dans la société de M. le maréchal d'Olonne. Ne devois-je pas me plaire dans un lieu où je le voyois respecté, honoré comme il l'étoit de moi-même ? Je me rappelois les paroles de ma mère : « sortir de son état ! » Je ne leur trouvois point de sens... Rien ne m'étoit étranger dans la maison de M. le maréchal d'Olonne ; peut-être même je me trouvois chez lui plus à l'aise que chez M. d'Herbelot. Je ne sais quelle simplicité, quelle facilité dans les habitudes de la vie, me rendoit la maison de M. le maréchal d'Olonne comme le toit paternel. Hélas ! elle alloit bientôt me devenir plus chère encore.

« Natalie est restée à Fontainebleau, dit M. le maréchal d'Olonne à mon père ; je l'attends ce

soir. Vous la trouverez un peu grandie, ajouta-t-il en souriant. Vous rappelez-vous le temps où vous disiez qu'elle ne ressembleroit à nulle autre et qu'elle plairoit plus que toute autre? Elle avoit neuf ans alors. — Mme la duchesse de Nevers promettoit, dès ce temps-là, tout ce qu'elle est devenue depuis, dit mon père. — Oui, reprit le maréchal, elle est charmante; mais elle ne veut pas se remarier, et cela me désole. Je vous ai parlé de mes derniers chagrins à ce sujet; rien ne peut vaincre son obstination. » Mon père répondit quelques mots, et nous partîmes. « Je suis du parti de Mme de Nevers, me dit mon père. Mariée à douze ans, elle n'a jamais vu qu'à l'autel ce mari, qui, dit-on, méritoit peu une personne aussi accomplie. Il est mort pendant ses voyages. Veuve à vingt ans, libre et charmante, elle peut épouser qui elle voudra; elle a raison de ne pas se presser, de bien choisir et de ne pas se laisser sacrifier une seconde fois à l'ambition. » Je me récriai sur ces mariages d'enfants. « L'usage les autorise, dit mon père ; mais je n'ai jamais pu les approuver. »

Ce fut le lendemain de ce jour que je vis pour la première fois Mme la duchesse de Nevers! Ah! mon ami! comment vous la peindre? Si elle n'étoit que belle, si elle n'étoit qu'aimable, je trouverois des expressions dignes de cette femme céleste ; mais comment décrire ce qui tout ensemble

formoit une séduction irrésistible ? Je me sentis troublé en la voyant, j'entrevis mon sort ; mais je ne vous dirai pas que je doutai un instant si je l'aimerois : cet ange pénétra mon âme de toute part, et je ne m'étonnai point de ce qu'elle me faisoit éprouver. Une émotion de bonheur inexprimable s'empara de moi ; je sentis s'évanouir l'ennui, le vide, l'inquiétude qui dévoroient mon cœur depuis si long-temps : j'avois trouvé ce que je cherchois, et j'étois heureux. Ne me parlez ni de ma folie ni de mon imprudence ; je ne défends rien. Je paye de ma vie d'avoir osé l'aimer : eh bien, je ne m'en repens pas ; j'ai au fond de mon âme un trésor de douleurs et de délices que je conserverai jusqu'à la mort. Ma destinée m'a séparé d'elle : je n'étois pas son égal, elle se fût abaissée en se donnant à moi ; un souffle de blâme eût terni sa vie ; mais du moins je l'ai aimée comme nul autre que moi ne pouvoit l'aimer, et je mourrai pour elle, puisque plus rien ne m'engage plus à vivre.

Cette première journée que je passai avec elle, et qui devoit être suivie de tant d'autres, a laissé comme une trace lumineuse dans mon souvenir. Elle s'occupa de mon père avec la grâce qu'elle met à tout ; elle vouloit lui prouver qu'elle se souvenoit de ce qu'il lui avoit autrefois enseigné ; elle répétoit les graves leçons de mon père, et le

choix de ses expressions sembloit en faire des pensées nouvelles. Mon père le remarqua et parla du charme que les mots ajoutent aux idées. « Tout a été dit, assuroit mon père ; mais la manière de dire est inépuisable. » Mme de Nevers se mêloit à cette conversation. Je me souviens qu'elle dit qu'elle étoit née défiante, et qu'elle ne croyoit que l'accent et la physionomie de ceux qui lui parloient. Elle me regarda en disant ces mots : je me sentis rougir, elle sourit ; peut-être vit-elle en ce moment en moi la preuve de la vérité de sa remarque.

Depuis ce jour, je retournai chaque jour à l'hôtel d'Olonne. Habituellement peu confiant, je n'eus pas à dissimuler : l'idée que je pusse aimer Mme de Nevers étoit si loin de mon père qu'il n'eut pas le moindre soupçon ; il croyoit que je me plaisois chez M. le maréchal d'Olonne, où se réunissoit la société la plus spirituelle de Paris, et il s'en réjouissoit. Mon père, assurément, ne manquoit ni de sagacité ni de finesse d'observation ; mais il avoit passé l'âge des passions, il n'avoit jamais eu d'imagination, et le respect des convenances régnoit en lui à l'égal de la religion, de la morale et de l'honneur ; je sentois aussi quel seroit le ridicule de paroître occupé de Mme de Nevers, et je renfermois au fond de mon âme une passion qui prenoit chaque jour de nouvelles forces.

Je ne sais si d'autres femmes sont plus belles que Mme de Nevers, mais je n'ai vu qu'à elle cette réunion complète de tout ce qui plaît : la finesse de l'esprit et la simplicité du cœur, la dignité du maintien et la bienveillance des manières. Partout la première, elle n'inspiroit point l'envie; elle avoit cette supériorité que personne ne conteste, qui semble servir d'appui et exclut la rivalité. Les fées sembloient l'avoir douée de tous les talents comme de tous les charmes. Sa voix venoit jusqu'au fond de mon âme y porter je ne sais quelles délices qui m'étoient inconnues. Ah ! mon ami ! qu'importe la vie quand on a senti ce qu'elle m'a fait éprouver? Quelle longue carrière pourroit me rendre le bonheur d'un tel amour?

Il convenoit à ma position dans le monde de me mêler peu de la conversation. M. le maréchal d'Olonne, par bonté pour mon père, me reprochoit quelquefois le silence que je préférois garder, et je ne résistois pas toujours à montrer devant Mme de Nevers que j'avois une âme et que j'étois peut-être digne de comprendre la sienne; mais habituellement c'est elle que j'aimois à entendre : je l'écoutois avec délices, je devinois ce qu'elle alloit dire, ma pensée achevoit la sienne, je voyois se réfléchir sur son front l'impression que je recevois moi-même, et cependant elle m'étoit toujours nouvelle, quoique je la devinasse toujours.

Un des rapports les plus doux que la société puisse créer, c'est la certitude qu'on est ainsi deviné. Je ne tardai pas à m'apercevoir que Mme de Nevers sentoit que rien n'étoit perdu pour moi de tout ce qu'elle disoit. Elle m'adressoit rarement la parole, mais elle m'adressoit presque toujours la conversation. Je voyois qu'elle évitoit de la laisser tomber sur des sujets qui m'étoient étrangers, sur un monde que je ne connoissois pas; elle parloit littérature; elle parloit quelquefois de la France, de Lyon, de l'Auvergne; elle me questionnoit sur nos montagnes et sur la vérité des descriptions de d'Urfé. Je ne sais pourquoi il m'étoit pénible qu'elle s'occupât ainsi de moi. Les jeunes gens qui l'entouroient étoient aussi d'une extrême politesse, et j'en étois involontairement blessé; j'aurois voulu qu'ils fussent moins polis, ou qu'il me fût permis de l'être davantage. Une espèce de souffrance sans nom s'emparoit de moi dès que je me voyois l'objet de l'attention. J'aurois voulu qu'on me laissât seul dans mon silence, entendre et admirer Mme de Nevers.

Parmi les jeunes gens qui lui rendoient des soins et qui venoient assidûment à l'hôtel d'Olonne, il y en avoit deux qui fixoient plus particulièrement mon attention : le duc de L... et le prince d'Enrichemont. Ce dernier étoit de la maison de Béthune et descendoit du grand Sully; il possédoit une for-

tune immense, une bonne réputation, et je savois que M. le maréchal d'Olonne désiroit qu'il épousât sa fille. Je ne sais ce qu'on pouvoit reprendre dans le prince d'Enrichemont, mais je ne vois pas non plus qu'il y eût rien à admirer. J'avois appris un mot nouveau depuis que j'étois dans le monde, et je vais m'en servir pour lui : ses formes étoient parfaites. Jamais il ne disoit rien qui ne fût convenable et agréablement tourné ; mais aussi jamais rien d'involontaire ne trahissoit qu'il eût dans l'âme autre chose que ce que l'éducation et l'usage du monde y avoient mis. Cet acquis étoit fort étendu et comprenoit tout ce qu'on ne croiroit pas de son ressort. Le prince d'Enrichemont ne se seroit jamais trompé sur le jugement qu'il falloit porter d'une belle action ou d'une grande faute ; mais, jusqu'à son admiration, tout étoit factice : il savoit les sentiments, il ne les éprouvoit pas, et l'on restoit froid devant sa passion et sérieux devant sa plaisanterie, parce que la vérité seule touche, et que le cœur méconnoît tout pouvoir qui n'émane pas de lui.

Je préférois le duc de L..., quoiqu'il eût mille défauts. Inconsidéré, moqueur, léger dans ses propos, imprudent dans ses plaisanteries, il aimoit pourtant ce qui étoit bien, et sa physionomie exprimoit avec fidélité les impressions qu'il recevoit. Mobile à l'excès, elles n'étoient pas de longue durée ; mais enfin

il avoit une âme, et c'étoit assez pour comprendre celle des autres. On auroit cru qu'il prenoit la vie pour un jour de fête, tant il se livroit à ses plaisirs; toujours en mouvement, il mettoit autant de prix à la rapidité de ses courses que s'il eût eu les affaires les plus importantes. Il arrivoit toujours trop tard, et cependant il n'avoit jamais mis que cinquante minutes pour venir de Versailles; il entroit sa montre à la main, en racontant une histoire ridicule ou je ne sais quelle folie qui faisoit rire tout le monde. Généreux, magnifique, le duc de L... méprisoit l'argent et la vie; et, quoiqu'il prodiguât l'un et l'autre d'une manière souvent indigne du prix du sacrifice, j'avoue à ma honte que j'étois séduit par cette sorte de dédain de ce que les hommes prisent le plus. Il y a de la grâce dans un homme à ne reconnoître aucun obstacle, et, quand on expose gaiement sa vie dans une course de chevaux ou qu'on risque sa fortune sur une carte, il est difficile de croire qu'on n'exposeroit pas l'un et l'autre avec encore plus de plaisir dans une occasion sérieuse. L'élégance du duc de L... me convenoit donc beaucoup plus que les manières un peu compassées du prince d'Enrichemont; mais je n'avois qu'à me louer de tous deux. Les bontés de M. le maréchal d'Olonne m'avoient établi dans sa société de la manière qui pouvoit le moins me faire sentir l'infériorité de la place que j'y occupois. Je

n'avois presque pas senti cette infériorité dans les premiers jours; maintenant elle commençoit à peser sur moi. Je me défendois par le raisonnement, mais le souvenir de Mme de Nevers étoit encore un meilleur préservatif : il m'étoit bien facile de m'oublier quand je pensois à elle, et j'y pensois à chaque instant.

Un jour, on avoit parlé longtemps dans le salon du dévouement de Mme de B..., qui s'étoit enfermée avec son amie intime, Mme d'Anville, malade et mourante de la petite vérole. Tout le monde avoit loué cette action, et l'on avoit cité plusieurs amitiés de jeunes femmes dignes d'être comparées à celle-là. J'étois debout devant la cheminée et près du fauteuil de Mme de Nevers. « Je ne vous vois point d'amie intime, lui dis-je. — J'en ai une qui m'est bien chère, me répondit-elle : c'est la sœur du duc de L... Nous sommes liées depuis l'enfance, mais je crains que nous ne soyons séparées pour bien longtemps : le marquis de C..., son mari, est ministre en Hollande, et elle est à La Haye depuis six mois. — Ressemble-t-elle à son frère? demandai-je. — Pas du tout, reprit Mme de Nevers; elle est aussi calme qu'il est étourdi. C'est un grand chagrin pour moi que son absence, dit Mme de Nevers. Personne ne m'est si nécessaire que Mme de C... : elle est ma raison; je ne me suis jamais mise en peine d'en avoir

d'autre, et, à présent que je suis seule, je ne sais plus me décider à rien. — Je ne vous aurois jamais cru cette indécision dans le caractère, lui dis-je. — Ah ! reprit-elle, il est si facile de cacher ses défauts dans le monde ! Chacun met à peu près le même habit, et ceux qui passent n'ont pas le temps de voir que les visages sont différents. — Je rends grâce au Ciel d'avoir été élevé comme un sauvage, repris-je : cela me préserve de voir le monde dans cette ennuyeuse uniformité ; je suis frappé, au contraire, de ce que personne ne se ressemble. — C'est, dit-elle, que vous avez le temps d'y regarder ; mais, quand on vient de Versailles en cinquante minutes, comment voulez-vous qu'on puisse voir autre chose que la superficie des objets ? — Mais quand c'est vous qu'on voit, lui dis-je, on devroit s'arrêter en chemin. — Voilà de la galanterie, dit-elle. — Ah ! m'écriai-je, vous savez bien le contraire ! » Elle ne répondit rien et se mit à causer avec d'autres personnes. Je fus ému toute la soirée du souvenir de ce que j'avois dit ; il me sembloit que tout le monde alloit me deviner.

Le lendemain, mon père se trouva un peu souffrant. Nous devions dîner à l'hôtel d'Olonne, et, pour ne pas me priver d'un plaisir, il fit un effort sur lui-même et sortit. Jamais son esprit ne parut si libre et si brillant que ce jour-là. Plusieurs étrangers qui se trouvoient à ce dîner témoignèrent

hautement leur admiration, et je les entendis qui disoient entre eux qu'un tel homme occuperoit en Angleterre les premières places. La conversation se prolongea longtemps; enfin la société se dispersa. Mon père resta le dernier, et, en lui disant adieu, M. le maréchal d'Olonne lui fit promettre de revenir le lendemain. Le lendemain! grand Dieu! il n'y en avoit plus pour lui. En traversant le vestibule, mon père me dit : « Je sens que je me trouve mal. » Il s'appuya sur moi et s'évanouit. Les domestiques accoururent : les uns allèrent avertir M. le maréchal d'Olonne; les autres transportèrent mon père dans une pièce voisine. On le déposa sur un lit de repos, et là tous les secours lui furent donnés. Mme de Nevers les dirigeoit avec une présence d'esprit admirable. Bientôt un chirurgien attaché à la maison de M. le maréchal d'Olonne arriva, et, voyant que la connoissance ne revenoit point à mon père, il proposa de le saigner. Nous attendions Tronchin, que Mme de Nevers avoit envoyé chercher. Quelle bonté que la sienne! Elle avoit l'air d'un ange descendu du Ciel près de ce lit de douleur; elle essayoit de ranimer les mains glacées de mon père en les réchauffant dans les siennes. Ah! comment la vie ne revenoit-elle pas à cet appel? Hélas! tout étoit inutile. Tronchin arriva et ne donna aucune espérance. La saignée ramena un instant la connoissance. Mon père ou-

vrit les yeux; il fixa sur moi son regard éteint, et sa physionomie peignit une anxiété douloureuse. M. le maréchal d'Olonne le comprit; il saisit la main de mon père et la mienne. « Mon ami, dit-il, soyez tranquille, Édouard sera mon fils. » Les yeux de mon père exprimèrent la reconnoissance, mais cette vie fugitive disparut bientôt; il poussa un profond gémissement : il n'étoit plus! Comment vous peindre l'horreur de ce moment? Je ne le pourrois même pas. Je me jetai sur le corps de mon père, et je perdis à la fois la connoissance et le sentiment de mon malheur. En revenant à moi, j'étois dans le salon : tout avoit disparu. Je crus sortir d'un songe horrible, mais je vis près de moi Mme de Nevers en larmes. M. le maréchal d'Olonne me dit : « Mon cher Édouard, il vous reste encore un père. » Ce mot me prouva que tout étoit fini. Hélas! je doutois encore... Mon ami, quelle douleur! Accablé, anéanti, mes larmes couloient sans diminuer le poids affreux qui m'oppressoit. Nous restâmes longtemps dans le silence; je leur savois gré de ne pas chercher à me consoler. « J'ai perdu l'ami de toute ma vie, dit enfin M. le maréchal d'Olonne. — Il vous a dû sa dernière consolation, répondis-je. — Édouard, me dit M. le maréchal d'Olonne, de ce jour je remplace celui que vous venez de perdre : vous restez chez moi. J'ai donné l'ordre qu'on préparât pour vous l'appar-

tement de mon neveu, et j'ai envoyé l'abbé Tercier prévenir M. d'Herbelot de notre malheur. Mon cher Édouard, je ne vous donnerai pas de vulgaires consolations; mais votre père étoit un chrétien, vous l'êtes vous-même : un autre monde nous réunira tous. » Voyant que je pleurois, il me serra dans ses bras. « Mon pauvre enfant, dit-il, je veux vous consoler, et j'aurois besoin de l'être moi-même! » Nous retombâmes dans le silence. J'aurois voulu remercier M. le maréchal d'Olonne, et je ne pouvois que verser des larmes. Au milieu de ma douleur, je ne sais quel sentiment doux se glissoit pourtant dans mon âme : les pleurs que je voyois répandre à Mme de Nevers étoient déjà une consolation; je me la reprochois, mais sans pouvoir m'y soustraire.

Dès que je fus seul dans ma chambre, je me jetai à genoux; je priai pour mon père, ou plutôt je priai mon père. Hélas! il avoit fourni sa longue carrière de vertu, et je commençois la mienne en ne voyant devant moi que des orages. « Je fuyois ses sages conseils quand il vivoit, me disois-je, et que deviendrai-je maintenant que je n'ai plus que moi-même pour guide et pour juge de mes actions! Je lui cachois les folies de mon cœur; mais il étoit là pour me sauver ; il étoit ma force, ma raison, ma persévérance : j'ai tout perdu avec lui. Que ferai-je dans le monde sans son ap-

pui, sans le respect qu'il inspiroit? Je ne suis rien, je n'étois quelque chose que par lui; il a disparu, et je reste seul comme une branche détachée de l'arbre et emportée par les vents! » Mes larmes recommencèrent; je repassai les souvenirs de mon enfance; je pleurai de nouveau ma mère, car toutes les douleurs se tiennent, et la dernière réveille toutes les autres! Plongé dans mes tristes pensées, je restai longtemps immobile et dans l'espèce d'abattement qui suit les grandes douleurs : il me sembloit que j'avois perdu la faculté de penser et de sentir; enfin, je levai les yeux par hasard, et j'aperçus un portrait de Mme de Nevers... Indigne fils! en le contemplant, je perdis un instant le souvenir de mon père! Qu'étoit-elle donc pour moi? Quoi! déjà son seul souvenir suspendoit dans mon cœur la plus amère de toutes les peines! Mon ami, ce sera un sujet éternel de remords pour moi que cette faute dont je vous fais l'aveu: non, je n'ai point assez senti la douleur de la mort de mon père! Je mesurois toute l'étendue de la perte que j'avois faite; je pleurois son exemple, ses vertus; son souvenir déchiroit mon cœur, et j'aurois donné mille fois ma vie pour racheter quelques jours de la sienne; mais, quand je voyois Mme de Nevers, je ne pouvois pas m'empêcher d'être heureux.

Mon père témoignoit par son testament le désir

de reposer près de ma mère. Je me décidai à le conduire moi-même à Lyon. L'accomplissement de ce devoir soulageoit un peu mon cœur. Quitter Mme de Nevers me sembloit une expiation du bonheur que je trouvois près d'elle malgré moi. Mon père me recommandoit aussi de terminer des affaires relatives à la tutelle des enfants d'un de ses amis : je voulois lui obéir ; je me disois que je reviendrois bientôt, que j'habiterois sous le même toit que Mme de Nevers, que je la verrois à toute heure ; et mon coupable cœur battoit de joie à de telles pensées !

La veille de mon départ, M. le maréchal d'Olonne alla passer la journée à Versailles ; je dînai seul avec Mme de Nevers et l'abbé Tercier. Cet abbé demeuroit à l'hôtel d'Olonne depuis cinquante ans ; il avoit été attaché à l'éducation du maréchal, et la protection de cette famille lui avoit valu un bénéfice et de l'aisance. Il faisoit les fonctions de chapelain, et étoit un meuble aussi fidèle du salon de l'hôtel d'Olonne que les fauteuils et les ottomanes de tapisseries des Gobelins qui le décoroient. Un attachement si long, de la part de cet abbé, avoit tellement lié sa vie à l'existence de la maison d'Olonne qu'il n'avoit d'intérêt, de gloire, de succès et de plaisirs que les siens ; mais c'étoit dans la mesure d'un esprit fort calme et d'une imagination tempérée par cinquante ans de dépen-

dance. Il avoit un caractère fort facile : il étoit toujours prêt à jouer aux échecs ou au trictrac, ou à dévider les écheveaux de soie de Mme de Nevers, et, pourvu qu'il eût bien dîné, il ne cherchoit querelle à personne. La veille donc du jour où je devois partir, voyant que Mme de Nevers ne vouloit faire usage d'aucun de ses petits talents, l'abbé s'établit après dîner dans une grande bergère auprès du feu, et s'endormit bientôt profondément. Je restai ainsi presque tête à tête avec celle qui m'étoit déjà si chère. J'aurois dû être heureux, et cependant un embarras indéfinissable vint me saisir quand je me vis seul avec elle. Je baissai les yeux, et je restai dans le silence. Ce fut elle qui le rompit. « A quelle heure partez-vous demain ? me demanda-t-elle. — A cinq heures, répondis-je ; si je commençois ici la journée, je ne saurois plus comment partir. — Et quand reviendrez-vous ? dit-elle encore. — Il faut que j'exécute les volontés de mon père, répondis-je ; mais je crois que cela ne peut durer plus de quinze jours, et ces jours seront si longs que le temps ne me manquera pas pour les affaires. — Irez-vous en Forez ? demanda-t-elle. — Je le crois ; je compte revenir par là, mais sans m'y arrêter. — Ne désirez-vous donc pas revoir ce lieu ? me dit-elle ; on aime tant ceux où l'on a passé son enfance ! — Je ne sais ce qui m'est arrivé, lui dis-je ; mais il me

semble que je n'ai plus de souvenirs. — Tâchez de les retrouver pour moi, dit-elle. Ne voulez-vous pas me raconter l'histoire de votre enfance et de votre jeunesse ? A présent que vous êtes le fils de mon père, je ne dois plus rien ignorer de vous. — J'ai tout oublié, lui dis-je ; il me semble que je n'ai commencé à vivre que depuis deux mois. » Elle se tut un instant, puis elle me demanda si le monde avoit donc si vite effacé le passé de ma mémoire. « Ah ! m'écriai-je, ce n'est pas le monde ! » Elle continua : « Je ne suis pas comme vous, dit-elle ; j'ai été élevée jusqu'à l'âge de sept ans chez ma grand'mère, à Faverange, dans un vieux château, au fond du Limousin, et je me le rappelle jusque dans ses moindres détails, quoique je fusse si jeune ; je vois encore la vieille futaie de châtaigniers et ces grandes salles gothiques boisées de chêne et ornées de trophées d'armes comme au temps de la chevalerie. Je trouve qu'on aime les lieux comme des amis, et que leur souvenir se rattache à toutes les impressions qu'on a reçues. — Je croyois cela autrefois, lui répondis-je ; maintenant je ne sais plus ce que je crois ni ce que je suis. » Elle rougit, puis elle me dit : « Cherchez dans votre mémoire : peut-être trouverez-vous les faits, si vous avez oublié les sentiments qu'ils excitoient dans votre âme. Si vous voulez que je pense quelquefois à vous quand vous serez parti, il faut

bien que je sache où vous prendre, et que je n'ignore pas, comme à présent, tout le passé de votre vie. »

J'essayai de lui raconter mon enfance et tout ce que contient le commencement de ce cahier ; elle m'écoutoit avec attention, et je vis une larme dans ses yeux quand je lui dis quelle révolution avoit produite en moi l'accident de ce pauvre enfant dont j'avois sauvé la vie. Je m'aperçus que mes souvenirs n'étoient pas si effacés que je le croyois, et près d'elle je trouvois mille impressions nouvelles d'objets qui jusqu'alors m'avoient été indifférents. Les rêveries de ma jeunesse étoient comme expliquées par le sentiment nouveau que j'éprouvois, et la forme et la vie étoient données à tous ces vagues fantômes de mon imagination.

L'abbé se réveilla comme je finissois le récit des premiers jours de ma jeunesse. Un moment après, M. le maréchal d'Olonne arriva. Mme de Nevers et lui me dirent adieu avec bonté. Il me recommanda de hâter tant que je le pourrois la fin de mes affaires, et me dit que pendant mon absence il s'occuperoit de moi. Je ne lui demandai pas d'explication. Mme de Nevers ne me dit rien ; elle me regarda, et je crus lire un peu d'intérêt dans ses yeux. Mais que je regrettois la fin de notre conversation ! Cependant j'étois content de moi. « Je ne lui ai rien dit, pensois-je, et elle ne peut

m'avoir deviné. » C'est ainsi que je rassurois mon cœur. L'idée que Mme de Nevers pourroit soupçonner ma passion me glaçoit de crainte, et tout mon bonheur à venir me sembloit dépendre du secret que je garderois sur mes sentiments.

J'accomplis le triste devoir que je m'étois imposé, et pendant le voyage je fus un peu moins tourmenté du souvenir de Mme de Nevers. L'image de mon père mort effaçoit toutes les autres. L'amour mêle souvent l'idée de la mort à celle du bonheur, mais ce n'est pas la mort dans l'appareil funèbre dont j'étois environné : c'est l'idée de l'éternité, de l'infini, d'une éternelle réunion, que l'amour cherche dans la mort; il recule devant un cercueil solitaire.

A Lyon, je retrouvai les bords du Rhône et mes rêveries, et Mme de Nevers régna dans mon cœur plus que jamais. J'étois loin d'elle, je ne risquois pas de me trahir, et je n'opposai aucune résistance à la passion qui venoit de nouveau s'emparer de toute mon âme. Cette passion prit la teinte de mon caractère. Livré à mon unique pensée, absorbé par un seul souvenir, je vivois encore une fois dans un monde créé par moi-même et bien différent du véritable : je voyois Mme de Nevers, j'entendois sa voix ; son regard me faisoit tressaillir ; je respirois le parfum de ses beaux cheveux. Ému, attendri, je versois des larmes de plaisir pour

des joies imaginaires. Assis sur une pierre au coin d'un bois, ou seul dans ma chambre, je consumois ainsi des jours inutiles. Incapable d'aucune étude et d'aucune affaire, c'étoit l'occupation qui me dérangeoit; et, malgré que je susse bien que mon retour à Paris dépendoit de la fin de mes affaires, je ne pouvois prendre sur moi d'en terminer aucune. Je remettois tout au lendemain; je demandois grâce pour les heures, et les heures étoient toutes données à ce délice ineffable de penser sans contrainte à ce que j'aimois. Quelquefois on entroit dans ma chambre, et on s'étonnoit de me voir impatient et contrarié comme si l'on m'eût interrompu. En apparence, je ne faisois rien; mais, en réalité, j'étois occupé de la seule chose qui m'intéressât dans la vie. Deux mois se passèrent ainsi. Enfin, les affaires dont mon père m'avoit chargé finirent, et je fus libre de quitter Lyon.

C'est avec ravissement que je me retrouvai à l'hôtel d'Olonne; mais cette joie ne fut pas de longue durée. J'appris que Mme de Nevers partoit dans deux jours pour aller voir à La Haye son amie Mme de C... Je ne pus dissimuler ma tristesse, et quelquefois je crus remarquer que Mme de Nevers aussi étoit triste ; mais elle ne me parloit presque pas, ses manières étoient sérieuses; je la trouvois froide, je ne la reconnoissois plus, et, ne pouvant deviner la cause de ce changement, j'en étois au désespoir.

Après son départ, je restai livré à une profonde tristesse. Mes rêveries n'étoient plus, comme à Lyon, mon occupation chérie; je sortois, je cherchois le monde pour y échapper. L'idée que j'avois déplu à Mme de Nevers, et l'impossibilité de deviner comment j'étois coupable, faisoient de mes pensées un tourment continuel. M. le maréchal d'Olonne attribuoit à la mort de mon père l'abattement où il me voyoit plongé. « Notre malheur a fait une cruelle impression sur Natalie, me dit un jour M. le maréchal d'Olonne; elle ne s'en est point remise, elle n'a pas cessé d'être triste et souffrante

depuis ce temps-là. Le voyage, j'espère, lui fera du bien. La Hollande est charmante au printemps; Mme de C... la promènera, et des objets nouveaux la distrairont. »

Ce peu de mots de M. le maréchal d'Olonne me jeta dans une nouvelle anxiété. Quoi! c'étoit depuis la mort de mon père que Mme de Nevers étoit triste! Mais qu'étoit-il arrivé? qu'avois-je fait? Elle étoit changée pour moi : voilà ce dont j'étois trop sûr et ce qui me désespéroit.

M. le maréchal d'Olonne, avec sa bonté accoutumée, s'occupoit de me distraire. Il vouloit que j'allasse au spectacle et que je visse tout ce qu'il croyoit digne d'intérêt ou de curiosité; il me questionnoit sur ce que j'avois vu, causoit avec moi comme l'auroit fait mon père, et, pour m'encourager à la confiance, il me disoit que ces conversations l'amusoient et que mes impressions rajeunissoient les siennes. M. le maréchal d'Olonne, quoiqu'il ne fût point ministre, avoit cependant beaucoup d'affaires. Ami intime du duc d'A..., il passoit pour avoir plus de crédit qu'en réalité il ne s'étoit soucié d'en acquérir; mais les grandes places qu'il occupoit lui donnoient le pouvoir de rendre d'importants services. Toute la Guyenne, dont il étoit gouverneur, affluoit chez lui. Pendant la plus grande partie de la matinée, il recevoit beaucoup de monde. Quatre fois par semaine il s'occupoit

de sa correspondance, qui étoit fort étendue. Il avoit deux secrétaires qui travailloient dans un de ses cabinets, mais il me demandoit souvent de rester dans celui où il écrivoit lui-même ; il me parloit des affaires qui l'occupoient avec une entière confiance ; il me faisoit quelquefois écrire un mémoire sur une chose secrète, ou des notes relatives aux affaires qu'il m'avoit confiées, et dont il ne vouloit pas que personne eût connoissance. J'aurois été bien ingrat si je n'eusse été touché et flatté d'une telle préférence. Je devois à mon père les bontés de M. le maréchal d'Olonne, mais ce n'étoit pas une raison pour en être moins reconnoissant. Je cherchois à me montrer digne de la confiance dont je recevois tant de marques, et M. le maréchal d'Olonne me disoit quelquefois, avec un accent qui me rappeloit mon père, qu'il étoit content de moi.

Il est singulièrement doux de se sentir à son aise avec des personnes qui vous sont supérieures. On n'y est point si l'on éprouve le sentiment de son infériorité ; on n'y est pas non plus en apercevant qu'on l'a perdu ; mais on y est si elles vous le font oublier. M. le maréchal d'Olonne possédoit ce don touchant de la bienveillance et de la bonté ; il inspiroit toujours la vénération, et jamais la crainte ; il avoit cette sorte de sécurité sur ce qui nous est dû qui permet une indulgence sans bornes ; il savoit bien qu'on n'en abuseroit pas et que le

respect pour lui étoit un sentiment auquel on n'avoit jamais besoin de penser. Je sentois mon attachement pour lui croître chaque jour, et il paroissoit touché du dévouement que je lui montrois.

J'allois quelquefois chez mon oncle M. d'Herbelot, et j'y retrouvois la même gaieté, le même mouvement qui m'avoient tant déplu à mon arrivée à Paris. Mon oncle ne concevoit pas que je fusse heureux dans cet intérieur grave de la famille de M. le maréchal d'Olonne, et moi je comparois intérieurement ces deux maisons tellement différentes l'une de l'autre. Quelque chose de bruyant, de joyeux, faisoit de la vie, chez M. d'Herbelot, comme un étourdissement perpétuel. Là on ne vivoit que pour s'amuser, et une journée qui n'étoit pas remplie par le plaisir paroissoit vide; là on s'inquiétoit des distractions du jour autant que de ses nécessités, comme si l'on eût craint que le temps qu'on n'occupoit pas de cette manière ne se fût pas écoulé tout seul. Une troupe de complaisants, de commensaux, remplissoient le salon de M. d'Herbelot et paroissoient partager tous ses goûts; ils exerçoient sur lui un empire auquel je ne pouvois m'habituer : c'étoit comme un appui que cherchoit sa foiblesse. On auroit dit qu'il n'étoit jamais sûr de rien sur sa propre foi : il lui falloit le témoignage des autres. Toutes les phrases

de M. d'Herbelot commençoient par ces mots : « Luceval et Bertheney trouvent... Luceval et Bertheney disent... » Et *Luceval* et *Bertheney* précipitoient mon oncle dans toutes les folies et les ridicules d'un luxe ruineux et d'une vie pleine de désordres et d'erreurs. Dans cette maison, toutes les frivolités étoient traitées sérieusement, et toutes les choses sérieuses l'étoient avec légèreté. Il sembloit qu'on voulût jouir à tout moment de cette fortune récente et de tous les plaisirs qu'elle peut donner, comme un avare touche son trésor pour s'assurer qu'il est là.

Chez M. le maréchal d'Olonne, au contraire, cette possession des honneurs et de la fortune étoit si ancienne qu'il n'y pensoit plus ; il n'étoit jamais occupé d'en jouir, mais il l'étoit souvent de remplir les obligations qu'elle impose. Des assidus, des commensaux, remplissoient aussi très-souvent le salon de l'hôtel d'Olonne ; mais c'étoient des parents pauvres, un neveu officier de marine, venant à Paris demander le prix de ses services ; c'étoit un vieux militaire couvert de blessures et réclamant la croix de Saint-Louis ; c'étoient d'anciens aides de camp du maréchal ; c'étoit un voisin de ses terres ; c'étoit, hélas ! le fils d'un ancien ami. Il y avoit une bonne raison à donner pour la présence de chacun d'eux ; on pouvoit dire pourquoi ils étoient là, et il y avoit une sorte de paternité dans cette protection

bienveillante autour de laquelle ils venoient tous se ranger.

Les hommes distingués par l'esprit et le talent étoient tous accueillis chez M. le maréchal d'Olonne, et ils y valoient tout ce qu'ils pouvoient valoir : car le bon goût qui régnoit dans cette maison gagnoit même ceux à qui il n'auroit pas été naturel ; mais il faut pour cela que le maître en soit le modèle, et c'est ce qu'étoit M. le maréchal d'Olonne.

Je ne crois pas que le bon goût soit une chose si superficielle qu'on le pense en général. Tant de choses concourent à le former! La délicatesse de l'esprit, celle des sentiments; l'habitude des convenances, un certain tact qui donne la mesure de tout sans avoir besoin d'y penser. Et il y a aussi des choses de position dans le goût et le ton qui exercent un tel empire! Il faut une grande naissance, une grande fortune, de l'élégance, de la magnificence dans les habitudes de la vie; il faut enfin être supérieur à sa situation par son âme et ses sentiments, car on n'est à son aise dans les prospérités de la vie que quand on s'est placé plus haut qu'elles. M. le maréchal d'Olonne et Mme de Nevers pouvoient être atteints par le malheur sans être abaissés par lui, car l'âme du moins ne déchoit point, et son rang est invariable.

On attendoit Mme de Nevers de jour en

jour, et mon cœur palpitoit de joie en pensant que j'allois la revoir. Loin d'elle, je ne pouvois croire longtemps que je l'eusse offensée. Je sentois que je l'aimois avec tant de désintéressement, j'avois tellement la conscience que j'aurois donné ma vie pour lui épargner un moment de peine, que je finissais par ne plus croire qu'elle fût mécontente de moi, à force d'être assuré qu'elle n'avoit pas le droit de l'être. Mais son retour me détrompa cruellement!

Dès le même soir, je lui trouvai l'air sérieux et glacé qui m'avoit tant affligé; à peine me parla-t-elle, et mes yeux ne purent jamais rencontrer les siens. Bientôt il parut que sa manière de vivre même étoit changée : elle sortoit souvent, et quand elle restoit à l'hôtel d'Olonne elle y avoit toujours beaucoup de monde; elle étoit depuis quinze jours à Paris, et je n'avois encore pu me trouver un instant seul avec elle. Un soir, après souper, on se mit au jeu; Mme de Nevers resta à causer avec une femme qui ne jouoit point. Cette femme, au bout d'un quart d'heure, se leva pour s'en aller, et je me sentis tout ému en pensant que j'allois rester tête à tête avec Mme de Nevers. Après avoir reconduit Mme de R..., Mme de Nevers fit quelques pas de mon côté; mais, se retournant brusquement, elle se dirigea vers l'autre extrémité du salon, et alla s'asseoir auprès de M. le maréchal

d'Olonne, qui jouoit au whist, et dont elle se mit à regarder le jeu. Je fus désespéré. « Elle me méprise ! pensai-je ; elle me dédaigne ! Qu'est devenue cette bonté touchante qu'elle montra lorsque je perdis mon père ? C'étoit donc seulement au prix de la plus amère des douleurs que je devois sentir la plus douce de toutes les joies ! Elle pleuroit avec moi alors ; à présent, elle déchire mon cœur et ne s'en aperçoit même pas. » Je pensai pour la première fois qu'elle avoit peut-être pénétré mes sentiments et qu'elle en étoit blessée. « Mais pourquoi le seroit-elle ? me disois-je : c'est un culte que je lui rends dans le secret de mon cœur ; je ne prétends à rien, je n'espère rien. L'adorer, c'est ma vie : comment pourrois-je m'empêcher de vivre ? » J'oubliois que j'avois mortellement redouté qu'elle ne découvrît ma passion, et j'étois si désespéré que je crois qu'en ce moment je la lui aurois avouée moi-même pour la faire sortir, fût-ce par la colère, de cette froideur et de cette indifférence qui me mettoient au désespoir.

« Si j'étois le prince d'Enrichemont ou le duc de L..., me disois-je, j'oserois m'approcher d'elle, je la forcerois à s'occuper de moi ; mais, dans ma position, je dois l'attendre, et, puisqu'elle m'oublie, je veux partir. Oui, je la fuirai, je quitterai cette maison. Mon père y apportoit trente ans de considération et une célébrité qui le faisoit rechercher

de tout le monde; moi, je suis un être obscur, isolé; je n'ai aucun droit par moi-même, et je ne veux pas des bontés qu'on accorde au souvenir d'un autre, même de mon père. Personne aujourd'hui ne s'intéresse à moi; je suis libre, je la fuirai, j'irai au bout du monde avec son souvenir, le souvenir de ce qu'elle étoit il y a six mois! » Livré à ces pensées douloureuses, je me rappelois les rêveries de ma jeunesse, de ce temps où je n'étois l'inférieur de personne. « Entouré de mes égaux, pensai-je, je n'avois pas besoin de soumettre mon instinct à l'examen de ma raison; j'étois bien sûr de n'être pas *inconcevable*, ce mot créé pour désigner des torts qui n'en sont pas. Ah! ce malaise affreux que j'éprouve, je ne le sentois pas avec mes bons parents; mais je ne le sentois pas non plus, il y a six mois, quand Mme de Nevers me regardoit avec douceur, quand elle me faisoit raconter ma vie et qu'elle me disoit que j'étois le fils de son père. Avec elle je retrouverois tout ce qui me manque. Qu'ai-je donc fait? en quoi l'ai-je offensée? »

Le jeu étoit fini; M. le maréchal d'Olonne s'approcha de moi et me dit : « Certainement, Édouard, vous n'êtes pas bien... Depuis quelques jours vous êtes fort changé, et ce soir vous avez l'air tout à fait malade. » Je l'assurai que je me portois bien, et je regardai Mme de Nevers. Elle

venoit de se retourner pour parler à quelqu'un. Si j'eusse pu croire qu'elle savoit que je souffrois pour elle, j'aurois été moins malheureux. Les jours suivants, je crus remarquer un peu plus de bonté dans ses regards, un peu moins de sérieux dans ses manières; mais elle sortoit toujours presque tous les soirs, et, quand je la voyois partir à neuf heures, belle, parée, charmante, pour aller dans ces fêtes où je ne pouvois la suivre, j'éprouvois des tourments inexprimables; je la voyois entourée, admirée; je la voyois gaie, heureuse, paisible, et je dévorois en silence mon humiliation et ma douleur.

Il étoit question depuis quelque temps d'un grand bal chez M. le prince de L..., et l'on vint tourmenter Mme de Nevers pour la mettre d'un quadrille russe que la princesse vouloit qu'on dansât chez elle et où elle devoit danser elle-même. Les costumes étoient élégants et prêtoient fort à la magnificence. On arrangea le quadrille; il se composoit de huit jeunes femmes, toutes charmantes, et d'autant de jeunes gens, parmi lesquels étoient le prince d'Enrichemont et le duc de L... Ce dernier fut le danseur de Mme de Nevers, au grand déplaisir du prince d'Enrichemont. Pendant quinze jours, ce quadrille devint l'unique occupation de l'hôtel d'Olonne : Gardel venoit le faire répéter tous les matins; les ouvriers de tout genre

employés pour le costume prenoient les ordres ; on assortissoit des pierreries, on choisissoit des modèles, on consultoit des voyageurs pour s'assurer de la vérité des descriptions et ne pas s'écarter du type national, qu'avant tout on vouloit conserver. Je savois mauvais gré à Mme de Nevers de cette frivole occupation, et cependant je ne pouvois me dissimuler que, si j'eusse été à la place du duc de L..., je me serois trouvé le plus heureux des hommes. J'avois l'injustice de dire des mots piquants sur la légèreté en général, comme si ces mots eussent pu s'appliquer à Mme de Nevers ! Des sentiments indignes de moi, et que je n'ose rappeler, se glissoient dans mon cœur. Hélas ! il est bien difficile d'être juste dans un rang inférieur de la société, et ce qui nous prime peut difficilement ne pas nous blesser. Mme de Nevers cependant n'étoit pas gaie, et elle se laissoit entraîner à cette fête plutôt qu'elle n'y entraînoit les autres. Elle dit une fois qu'elle étoit lasse de tous ces plaisirs ; mais pourtant le jour du quadrille arriva, et Mme de Nevers parut dans le salon à huit heures, en costume et accompagnée de deux ou trois personnes qui alloient avec elle répéter encore une fois le quadrille chez la princesse avant le bal.

Jamais je n'avois vu Mme de Nevers plus ravissante qu'elle ne l'étoit ce soir-là. Cette coiffure de velours noir, brodée de diamants, ne cou-

vroit qu'à demi ses beaux cheveux blonds; un grand voile brodé d'or et très-léger surmontoit cette coiffure, et tomboit avec grâce sur son cou et sur ses épaules, qui n'étoient cachées que par lui; un corset de soie rouge boutonné, et aussi orné de diamants, dessinoit sa jolie taille; ses manches blanches étoient retenues par des bracelets de pierreries, et sa jupe courte laissoit voir un pied charmant, à peine pressé dans une petite chaussure en brodequin, de soie aussi et lacée d'or; enfin, rien ne peut peindre la grâce de Mme de Nevers dans cet habit étranger, qui sembloit fait exprès pour le caractère de sa figure et la proportion de sa taille. Je me sentis troublé en la voyant, une palpitation me saisit; je fus obligé de m'appuyer contre une chaise. Je crois qu'elle le remarqua : elle me regarda avec douceur. Depuis si longtemps je cherchois ce regard qu'il ne fit qu'ajouter à mon émotion. « N'allez-vous pas au spectacle? me demanda-t-elle. — Non, lui dis-je, ma soirée est finie. — Cependant, reprit-elle; il n'est pas encore huit heures! — N'allez-vous pas sortir? » répondis-je. Elle soupira ; puis, me regardant tristement : « J'aimerois mieux rester, » dit-elle. On l'appela; elle partit. Mais, grand Dieu! quel changement s'étoit fait autour de moi! « J'aimerois mieux rester! » Ces mots si simples avoient bouleversé toute mon âme ! « J'aimerois mieux

rester! » Elle me l'avoit dit, je l'avois entendu; elle avoit soupiré, et son regard disoit plus encore! Elle aimeroit mieux rester! rester pour moi! O Ciel! cette idée contenoit trop de bonheur: je ne pouvois la soutenir; je m'enfuis dans la bibliothèque; je tombai sur une chaise. Quelques larmes soulagèrent mon cœur. « Rester pour moi! » répétai-je. J'entendois sa voix, son soupir; je voyois son regard, il pénétroit mon âme, et je ne pouvois suffire à tout ce que j'éprouvois à la fois de sensations délicieuses. Ah! qu'elles étoient loin, les humiliations de mon amour-propre! que tout cela me paroissoit en ce moment petit et misérable! Je ne concevois pas que j'eusse jamais été malheureux. « Quoi! elle auroit pitié de moi! » Je n'osois dire: « Quoi! elle m'aimeroit! » Je doutois, je voulois douter! Mon cœur n'avoit pas la force de soutenir cette joie! Je la tempérois comme on ferme les yeux à l'éclat d'un beau soleil; je ne pouvois la supporter tout entière. Mme de Nevers se tenoit souvent le matin dans cette même bibliothèque où je m'étois réfugié : je trouvai sur la table un de ses gants; je le saisis avec transport; je le couvris de baisers, je l'inondai de larmes. Mais bientôt je m'indignai contre moi-même d'oser ainsi profaner son image par mes coupables pensées; je lui demandois pardon de la trop aimer. « Qu'elle me permette seulement de souffrir pour

elle ! me disois-je ; je sais bien que je ne puis prétendre au bonheur. Mais est-il donc possible que ce qu'elle m'a dit ait le sens que mon cœur veut lui prêter ? Peut-être que si elle fût restée un instant de plus elle auroit tout démenti. » C'est ainsi que le doute rentroit dans mon âme avec ma raison ; mais bientôt cet accent si doux se faisoit entendre de nouveau au fond de moi-même. Je le retenois, je craignois qu'il ne s'échappât ; il étoit ma seule espérance, mon seul bonheur : je le conservois comme une mère serre son enfant dans ses bras !

Ma nuit entière se passa sans sommeil. J'aurois été bien fâché de dormir, et de perdre ainsi le sentiment de mon bonheur. Le lendemain, M. le maréchal d'Olonne me fit demander dans son cabinet. Je commençai alors à penser qu'il falloit cacher ce bonheur, qu'il me sembloit que tout le monde alloit deviner ; mais je ne pus surmonter mon invincible distraction. Je n'eus pas besoin longtemps de dissimuler pour avoir l'air triste... Je revis à dîner Mme de Nevers ; elle évita mes regards, ne me parla point, sortit de bonne heure et me laissa au désespoir. Cependant sa sévérité s'adoucit un peu les jours suivants, et je crus voir qu'elle n'étoit pas insensible à la peine qu'elle me causoit. Je ne pouvois presque pas douter qu'elle ne m'eût deviné : si j'eusse été sûr de sa pitié, je n'aurois pas été malheureux.

Je n'avois jamais vu danser Mme de Nevers, et j'avois un violent désir de la voir, sans en être vu, à une de ces fêtes où je me la représentois si brillante. On pouvoit aller à ces grands bals comme spectateur : cela s'appeloit aller *en beyeux*. On étoit dans des tribunes ou sur des gradins séparés du reste de la société; on y trouvoit en général des personnes d'un rang inférieur et qui ne pouvoient aller à la cour. J'étois blessé d'aller là, et la pensée de Mme de Nevers pouvoit seule l'emporter sur la répugnance que j'avois d'exposer ainsi à tous les yeux l'infériorité de ma position. Je ne prétendois à rien, et cependant me montrer ainsi à côté de mes égaux m'étoit pénible. Je me dis qu'en allant de bonne heure je me cacherois dans la partie du gradin où je serois le moins en vue, et que dans la foule on ne me remarqueroit peut-être pas. Enfin, le désir de voir Mme de Nevers l'emporta sur tout le reste, et je pris un billet pour une fête que donnoit l'ambassadeur d'Angleterre et où la reine devoit aller. Je me plaçai en effet sur des gradins qu'on avoit construits dans l'embrasure des fenêtres d'un immense salon. J'avois à côté de moi un rideau derrière lequel je pouvois me cacher, et j'attendis là Mme de Nevers, non sans un sentiment pénible, car tout ce que j'avois prévu arriva, et je ne fus pas plutôt sur ce gradin que le désespoir me prit d'y être.

Le langage que j'entendois autour de moi blessoit mon oreille; quelque chose de commun, de vulgaire dans les remarques, me choquoit et m'humilioit comme si j'en eusse été responsable. Cette société momentanée où je me trouvois avec mes égaux m'apprenoit combien je m'étois placé loin d'eux. Je m'irritois aussi de ce que je trouvois en moi cette petitesse de caractère qui me rendoit si sensible à leurs ridicules. « Le vrai mérite dépend-il donc des manières? me disois-je. Qu'il est indigne à moi de désavouer ainsi au fond de mon âme le rang où je suis placé et que je tiens de mon père! N'est-il pas honorable, ce rang? Qu'ai-je donc à envier? » Mme de Nevers entroit en ce moment. Qu'elle étoit belle et charmante! « Ah! pensai-je, voilà ce que j'envie; ce n'est pas le rang pour le rang, c'est qu'il me feroit son égal. O mon Dieu! huit jours seulement d'un tel bonheur, et puis la mort. » Elle s'avança, et elle alloit passer près du gradin sans me voir, lorsque le duc de L... me découvrit au fond de mon rideau et m'appela en riant. Je descendis au bord du gradin, car je ne voulois pas avoir l'air honteux d'être là. Mme de Nevers s'arrêta et me dit : « Comment ! vous êtes ici? — Oui, lui répondis-je ; je n'ai pu résister au désir de vous voir danser. J'en suis puni, car j'espérois que vous ne me verriez pas. » Elle s'assit sur la banquette qui étoit devant le gradin,

et je continuai à causer avec elle. Nous n'étions séparés que par la barrière qui isoloit les spectateurs de la société, triste emblème de celle qui nous séparoit pour toujours! L'ambassadeur vint parler à Mme de Nevers, et lui demanda qui j'étois. « C'est le fils de M. G..., avec lequel je me rappelle que vous avez dîné chez mon père, il y a environ un an, lui répondit-elle. — Je n'ai jamais rencontré un homme d'un esprit plus distingué, » dit l'ambassadeur. Et, s'adressant à moi : « Je fais un reproche à Mme de Nevers, dit-il, de ne m'avoir pas procuré le plaisir de vous inviter plus tôt... Quittez, je vous prie, cette mauvaise banquette, et venez avec nous. » Je fis le tour du gradin, et l'ambassadeur, continuant : « La profession d'avocat est une des plus honorées en Angleterre, dit-il ; elle mène à tout. Le grand chancelier actuel, lord D..., a commencé par être un simple avocat, et il est aujourd'hui au premier rang dans notre pays. Le fils de lord D... a épousé une personne que vous connoissez, Madame, ajouta l'ambassadeur en s'adressant à Mme de Nevers : c'est lady Sarah Benmore, la fille aînée du duc de Sunderland. Vous souvenez-vous que nous trouvions qu'elle vous ressembloit? » L'ambassadeur s'éloigna. « Comme vous êtes pâle! qu'avez-vous? me dit Mme de Nevers. — Je l'emmène, dit le duc de L... sans l'entendre; je veux lui montrer le

bal, et d'ailleurs vous allez danser. » Le prince d'Enrichemont vint chercher Mme de Nevers, et j'allai avec le duc de L... dans la galerie, où la foule s'étoit portée, parce que la reine y étoit. Le duc de L..., toujours d'un bon naturel, étoit charmé de me voir au bal; il me nommoit tout le monde, et se moquoit de la moitié de ceux qu'il me nommoit. J'étois inquiet, mal à l'aise; l'idée qu'on pouvoit s'étonner de me voir là m'ôtoit tout le plaisir d'y être. Le duc de L... s'arrêta pour parler à quelqu'un; je m'échappai, je retournai dans le salon où dansoit Mme de Nevers, et je m'assis sur la banquette qu'elle venoit de quitter. Ah! ce n'est pas au bal que je pensois! Je croyois encore entendre toutes les paroles de l'ambassadeur... Que j'aimois ce pays où toutes les carrières étoient ouvertes au mérite, où l'impossible ne s'élevoit jamais devant le talent, où l'on ne disoit jamais : « Vous n'irez que jusque-là! » Émulation, courage, persévérance, tout est détruit par l'impossible, cet abîme qui sépare du but et qui ne sera jamais comblé! Et ici l'autorité est nulle comme le talent; la puissance elle-même ne sauroit franchir cet obstacle, et cet obstacle, c'est ce nom révéré, ce nom sans tache, ce nom de mon père dont j'ai la lâcheté de rougir! Je m'indignai contre moi-même, et, m'accusant de ce sentiment comme d'un crime, je restai absorbé dans mille réflexions douloureuses.

En levant les yeux, je vis Mme de Nevers auprès de moi. « Vous étiez bien loin d'ici! me dit-elle. — Oui, lui répondis-je; je veux aller en Angleterre, dans ce pays où rien n'est impossible. — Ah! dit-elle, j'étois bien sûre que vous pensiez à cela!... Mais ne dansez-vous pas? me demanda-t-elle? — Je crains que cela ne soit inconcevable, lui dis-je. — Pourquoi donc? reprit-elle; puisque vous êtes invité, vous pouvez danser, et je ne vois pas ce qui vous en empêcheroit... Et qui inviterez-vous? ajouta-t-elle en souriant. — Je n'ose vous prier, lui dis-je; je crains qu'on ne trouve déplacé que vous dansiez avec moi. — Encore! s'écria-t-elle; voilà réellement de l'humilité fastueuse. — Ah! lui dis-je tristement, je vous prierois en Angleterre. » Elle rougit. « Il faut que je quitte le monde, ajoutai-je; il n'est pas fait pour moi : j'y souffre, et je m'y sens de plus en plus isolé. Je veux suivre ma profession : j'irai au Palais. Personne, là, ne demandera pourquoi j'y suis; je mettrai une robe noire et je plaiderai des causes. Me confierez-vous vos procès? lui demandai-je; je les gagnerai tous. — Je voudrois commencer par gagner celui-ci, me dit-elle. Édouard, ne voulez-vous donc pas danser avec moi? » Je ne pus résister à la tentation : je pris sa main, sa main que je n'avois jamais touchée! et nous nous mîmes à une contre-danse. Je ne tardai pas à me repentir de ma foi-

blesse : il me sembloit que tout le monde nous regardoit ; je croyois lire l'étonnement sur les physionomies, et je passois du délice de la contempler, d'être si près d'elle, de la tenir presque dans mes bras, à la douleur de penser qu'elle faisoit peut-être pour moi une chose inconvenante, et qu'elle en seroit blâmée. Comme la contredanse alloit finir, M. le maréchal d'Olonne s'approcha de nous, et je vis son visage devenir sérieux et mécontent. Mme de Nevers lui dit quelques mots tout bas, et son expression habituelle de bonté revint sur-le-champ. Il me dit : « Je suis bien aise que l'ambassadeur vous ait prié. C'est aimable à lui. » Cela vouloit dire : « Il l'a fait pour m'obliger, et c'est par grâce que vous êtes ici. » C'est ainsi que tout me blessoit, et que, jusqu'à cette protection bienveillante, tout portoit un germe de souffrance pour mon âme et d'humiliation pour mon orgueil.

Je fus poursuivi pendant plusieurs jours après cette fête par les réflexions les plus pénibles, et je me promis bien de ne plus me montrer à un bal. L'infériorité de ma position m'étoit bien moins sensible dans l'intérieur de la maison de M. le maréchal d'Olonne, ou même au milieu de sa société intime, quoiqu'elle fût composée de grands seigneurs ou d'hommes celèbres par leur esprit. Mais là, du moins, on pouvoit valoir quelque chose par

soi-même, tandis que dans la foule on n'est distingué que par le nom ou l'habit qu'on porte ; et y aller comme pour y étaler son infériorité me sembloit insupportable, tout en ne pouvant m'empêcher de trouver que cette souffrance étoit une foiblesse. Je pensois à l'Angleterre : que j'admirois ces institutions qui du moins relèvent l'infériorité par l'espérance ! « Quoi ! me disois-je, ce qui est ici une folie sans excuse seroit là le but de la plus noble émulation ! là je pourrois conquérir Mme de Nevers ! Sept lieues de distance séparent le bonheur et le désespoir. Qu'elle étoit bonne et généreuse à ce bal ! Elle a voulu danser avec moi pour me relever à mes propres yeux, pour me consoler de tout ce qu'elle sentoit bien qui me blessoit. Mais est-ce d'une femme, est-ce de celle qu'on aime, qu'on devroit recevoir protection et appui? Dans ce monde factice, tout est interverti, ou plutôt c'est ma passion pour elle qui change ainsi les rapports naturels ; elle n'auroit pas *rendu service* au prince d'Enrichemont en le priant à danser. Il prétendoit à ce bonheur, il avoit droit d'y prétendre, et moi toutes mes prétentions sont déplacées, et mon amour pour elle est ridicule ! » J'aurois mieux aimé la mort que cette pensée : elle s'empara pourtant de moi au point que je mis à fuir Mme de Nevers autant d'empressement que j'en avois mis à la chercher ; mais c'étoit sans avoir le courage de

me séparer d'elle tout à fait, en quittant, comme je l'aurois dû peut-être, la maison de M. le maréchal d'Olonne, et en suivant ma profession. Mme de Nevers, par un mouvement opposé, m'adressoit plus souvent la parole, et cherchoit à dissiper la tristesse où elle me voyoit plongé; elle sortoit moins le soir, je la voyois davantage, et peu à peu sa présence adoucissoit l'amertume de mes sentiments.

Quelques jours après le bal de l'ambassadeur d'Angleterre, la conversation se mit sur les fêtes en général; on parla de celles qui venoient d'avoir lieu, et l'on cita les plus magnifiques et les plus gaies. « Gaies! s'écria Mme de Nevers; je ne reconnois pas qu'aucune fête soit gaie; j'ai toujours été frappée, au contraire, qu'on n'y voyoit que des gens tristes et qui sembloient fuir là quelque grande peine. — Qui se seroit douté que Mme de Nevers feroit une telle remarque? dit le duc de L... Quand on est jeune, belle, heureuse, comment voit-on autre chose que l'envie qu'on excite et l'admiration qu'on inspire? — Je ne vois rien de tout cela, dit-elle, et j'ai raison; mais, sérieusement, ne trouvez-vous pas comme moi que la foule est toujours triste? Je suis persuadée que la dissipation est née du malheur: le bonheur n'a pas cet air agité. — Nous interrogerons les assistants au premier bal, dit en riant le duc de L... — Ah! reprit Mme de Nevers, si cela se pouvoit, vous seriez

peut-être bien étonné de leurs réponses! — S'il y a au bal des malheureux, dit le duc de L..., ce sont ceux que vous faites, Madame. Voici le prince d'Enrichemont : je vais l'appeler et invoquer son témoignage. » Le duc de L... se tiroit toujours de la conversation par des plaisanteries : observer et raisonner étoit une espèce de fatigue dont il étoit incapable ; son esprit étoit comme son corps, et avoit besoin de changer de place à tout moment. Je me demandai aussi pourquoi Mme de Nevers avoit fait cette réflexion sur les fêtes, et pourquoi depuis six mois elle y avoit passé sa vie. Je n'osois croire ce qui se présentoit à mon esprit : j'aurois été trop heureux.

Les jours suivants, Mme de Nevers me parut triste ; mais elle ne me fuyoit pas. Un soir, elle me dit : « Je sais que mon père s'est occupé de vous, et qu'il espère que vous serez placé avantageusement au ministère des affaires étrangères. Cela vous donnera des moyens de vous distinguer prompts et sûrs, et cela vous mettra aussi dans un monde agréable. — Je tenois à la profession de mon père, lui dis-je ; mais il me sera doux de laisser M. le maréchal d'Olonne et vous disposer de ma vie. »

Peu de jours après, elle me dit : « La place est obtenue, mais mon père ne pourra pas longtemps vous y être utile. — Les bruits qu'on fait courir sur la disgrâce de M. le duc d'A... sont donc vrais?

lui demandai-je. — Ils sont trop vrais, me répondit-elle, et je crois que mon père la partagera. Suivant toute apparence, il sera exilé à Faverange, au fond du Limousin, et je l'y accompagnerai. — Grand Dieu ! m'écriai-je, et c'est en ce moment que vous me parlez de place? Vous me connoissez donc bien peu si vous me croyez capable d'accepter une place pour servir vos ennemis ! Je n'ai qu'une place au monde : c'est à Faverange, et ma seule ambition, c'est d'y être souffert. » Je la quittai en disant ces mots, et j'allai, encore tout ému, chez M. le maréchal d'Olonne lui dire tout ce que mon cœur m'inspiroit. Il en fut touché. Il me dit qu'en effet le duc d'A... étoit disgracié, et que, sans avoir partagé ni sa faveur ni sa puissance, il partageroit sa disgrâce. « J'ai dû le soutenir dans une question où son honneur étoit compromis, dit-il ; je suis tranquille, j'ai fait mon devoir, et la vérité sera connue tôt ou tard. J'accepterai votre dévouement, mon cher Édouard, comme j'aurois accepté celui de votre père; je vous laisserai ici pour quelques jours; vous terminerez des affaires importantes, que sans doute on ne me donnera pas le temps de finir. Restez avec moi, me dit-il; je veux mettre ordre au plus pressé, être prêt et n'avoir rien à demander, pas même un délai. »

L'ordre d'exil arriva dans la soirée, et répandit la douleur et la consternation à l'hôtel d'Olonne.

M. le maréchal d'Olonne, avec le plus grand calme, donna des ordres précis, et, en fixant une occupation à chacun, suspendit les plaintes inutiles.

Le duc de L..., le prince d'Enrichemont et les autres amis de la famille accoururent à l'hôtel d'Olonne au premier bruit de cette disgrâce. M. le maréchal d'Olonne eut toutes les peines du monde à contenir le bouillant intérêt du duc de L..., à enchaîner son zèle inconsidéré et à tempérer la violence de ses discours. Le prince d'Enrichemont, au contraire, toujours dans une mesure parfaite, disoit tout ce qu'il falloit dire, et je ne sais comment, en étant si convenable, il trouvoit le moyen de me choquer à tout moment. Quelquefois, en écoutant ces phrases si bien tournées, je regardois Mme de Nevers, et je voyois sur ses lèvres un léger sourire, qui me prouvoit que le prince d'Enrichemont n'avoit pas auprès d'elle plus de succès qu'auprès de moi. J'eus à cette époque un chagrin sensible. M. d'Herbelot se conduisit envers M. le maréchal d'Olonne de la manière la plus indélicate. Ils avoient eu à traiter ensemble une affaire relative au gouvernement de Guienne, et, après des contestations assez vives, mon oncle avoit eu le dessous. Il restoit quelques points en litige : mon oncle crut le moment favorable pour le succès ; il intrigua et fit décider l'affaire en sa faveur. Je fus blessé au cœur de ce procédé.

Cependant les ballots, les paquets, remplirent bientôt les vestibules et les cours de l'hôtel d'Olonne. Quelques chariots partirent en avant avec une partie de la maison, et M. le maréchal d'Olonne et Mme de Nevers quittèrent Paris le lendemain, ne voulant être accompagnés que de l'abbé Tercier. Tout Paris étoit venu dans la soirée à l'hôtel d'Olonne ; mais M. le maréchal d'Olonne n'avoit reçu que ses amis. Il dédaignoit cette insulte au pouvoir, dont les exemples étoient alors si communs ; il trouvoit plus de dignité dans un respectueux silence. Je l'imite, mais je ne doute pas qu'à cette époque vous n'ayez entendu parler de l'exil de M. le maréchal d'Olonne comme d'une grande injustice et d'un abus de pouvoir fondé sur la plus étrange erreur.

Les affaires de M. le maréchal d'Olonne me retinrent huit jours à Paris. Je partis enfin pour Faverange, et mon cœur battit de joie en songeant que j'allois me trouver presque seul avec celle que j'adorois. Joie coupable! indigne personnalité! J'en ai été cruellement puni, et cependant le souvenir de ces jours orageux que j'ai passés près d'elle est encore la consolation et le seul soutien de ma vie.

J'arrivai à Faverange dans les premiers jours de mai. Le maréchal d'Olonne se méprit à la joie si vive que je montrai en le revoyant; il m'en sut gré, et je reçus ses éloges avec embarras. S'il eût pu lire au fond de mon cœur, combien je lui aurois paru coupable! Lorsque j'y réfléchis, je ne comprends pas que M. le maréchal d'Olonne n'eût point encore deviné mes sentiments secrets; mais la vieillesse et la jeunesse manquent également de pénétration : l'une ne voit que ses espérances, et l'autre que ses souvenirs.

Faverange étoit ce vieux château où Mme de Nevers avoit été élevée et dont elle m'avoit parlé une fois. Situé à quelques lieues d'Uzerche, sur un

rocher, au bord de la Corrèze, sa position étoit ravissante. Un grand parc fort sauvage environnoit le château; la rivière qui baignoit le pied des terrasses fermoit le parc de trois côtés. Une forêt de vieux châtaigniers couvroit un espace considérable, et s'étendoit depuis le sommet du coteau jusqu'au bord de la rivière. Ces arbres vénérables avoient donné leur ombre à plusieurs générations. On appeloit ce lieu la Châtaigneraie. La rivière, les campagnes, les collines bleuâtres qui fermoient l'horizon, tout me plaisoit dans cet aspect; mais tout m'auroit plu dans la disposition actuelle de mon âme. La solitude, la vie que nous menions, l'air de paix, de contentement de Mme de Nevers, tout me jetoit dans cet état si doux où le présent suffit, où l'on ne demande rien au passé ni à l'avenir, où l'on voudroit faire durer le temps, retenir l'heure qui s'échappe et le jour qui va finir.

M. le maréchal d'Olonne, en arrivant à Faverange, avoit établi une régularité dans la manière de vivre qui laissoit du temps pour tout. Il avoit annoncé qu'il recevroit très-peu de monde, et, avec le bon esprit qui lui étoit propre, il s'étoit créé des occupations qui avoient de l'intérêt, parce qu'elles avoient un but utile. De grands défrichements, la construction d'une manufacture, celle d'un hospice, occupoient une partie de ses matinées; d'autres heures étoient employées dans son

cabinet à écrire des mémoires sur quelques parties de sa vie plus consacrées aux affaires publiques. Le soir, tous réunis dans le salon, M. le maréchal d'Olonne animoit l'entretien par ses souvenirs ou ses projets; les gazettes, les lectures, fournissoient aussi à la conversation, et jamais un moment d'humeur ne trahissoit les regrets de l'ambition dans le grand seigneur exilé, ni le dépit dans la victime d'une injustice. Cette simplicité, cette égalité d'âme, n'étoient point un effort dans M. le maréchal d'Olonne : il étoit si naturellement au-dessus de toutes les prospérités et de tous les revers de la fortune qu'il ne lui en coûtoit rien de les dédaigner, et si la foiblesse humaine, se glissant à son insu dans son cœur, y eût fait entrer un regret de la vanité, il l'auroit raconté naïvement et s'en seroit moqué le premier. Cette grande bonne foi d'un caractère élevé est un des spectacles les plus satisfaisants que l'homme puisse rencontrer; il console et honore ceux mêmes qui ne sauroient y atteindre.

Je parlois un jour avec admiration à Mme de Nevers du caractère de son père. « Vous avez, me dit-elle, tout ce qu'il faut pour le comprendre. Le monde admire ce qui est bien, mais c'est souvent sans savoir pourquoi; ce qui est doux, c'est de retrouver dans une autre âme tous les éléments de la sienne, et, quoi qu'on fasse, dit-elle, ces âmes se rapprochent : on veut en vain les séparer! — Ne

dites pas cela! lui répondis-je; je vous prouverois trop aisément le contraire. — Peut-être ce que vous me diriez fortifieroit mon raisonnement, reprit-elle; mais je ne veux pas le savoir. » Elle se rapprocha de l'abbé Tercier, qui étoit sa ressource pour ne pas rester seule avec moi.

Il étoit impossible qu'elle ne vît pas que je l'adorois : quelquefois j'oubliois l'obstacle éternel qui nous séparoit. Dans cette solitude, le bonheur étoit le plus fort. La voir, l'entendre, marcher près d'elle, sentir son bras s'appuyer sur le mien, c'étoient autant de délices auxquelles je m'abandonnois avec transport. Il faut avoir aimé pour savoir jusqu'où peut aller l'imprévoyance; il semble que la vie soit concentrée dans un seul point, et que tout le reste ne se présente plus à l'esprit que comme des images effacées. C'est avec effort que l'on appelle sa pensée sur d'autres objets, et, dès que l'effort cesse, on rentre dans la nature de la passion, dans l'oubli de tout ce qui n'est pas elle.

Quelquefois je croyois que Mme de Nevers n'étoit pas insensible à un sentiment qui ressembloit si peu à ce qu'elle avoit pu inspirer jusqu'alors; mais, par la bizarrerie de ma situation, l'idée d'être aimé, qui auroit dû me combler de joie, me glaçoit de crainte. Je ne mesurois qu'alors la distance qui nous séparoit; je ne sentois qu'alors de combien

de manières il étoit impossible que je fusse heureux. Le remords aussi entroit dans mon âme avec l'idée qu'elle pouvoit m'aimer. Jusqu'ici je l'avois adorée en secret, sans but, sans projets, et sachant bien que cette passion ne pouvoit me conduire qu'à ma perte ; mais enfin je n'étois responsable à personne du choix que je faisois pour moi-même. Mais, si j'étois aimé d'elle, combien je devenois coupable ! Quoi ! je serois venu chez M. le maréchal d'Olonne, il m'auroit traité comme son fils, et je n'aurois usé de la confiance qui m'admettoit chez lui que pour adorer sa fille, pour m'en faire aimer, pour la précipiter peut-être dans les tourments d'une passion sans espoir ! Cette trahison me paroissoit indigne de moi, et l'idée d'être aimé, qui m'enivroit, ne pouvoit pourtant m'aveugler au point de voir une excuse possible à une telle conduite ; mais là encore l'amour étoit le plus fort : il n'effaçoit pas mes remords, mais il m'ôtoit le temps d'y penser. D'ailleurs, la certitude d'être aimé étoit bien loin de moi, et le temps s'écouloit comme il passe à vingt-trois ans, avec une passion qui vous possède entièrement.

Un soir, la chaleur étoit étouffante ; on n'avoit pu sortir de tout le jour ; le soleil venoit de se coucher, et l'on avoit ouvert les fenêtres pour obtenir un peu de fraîcheur. M. le maréchal d'Olonne, l'abbé et deux hommes d'une petite ville voisine

assez instruits étoient engagés dans une conversation sur l'économie politique; ils agitoient depuis une heure la question du commerce des grains, et cela faisoit une de ces conversations pesantes où l'on parle longuement, où l'on suit un raisonnement, où les arguments s'enchaînent et où l'attention de ceux qui écoutent est entièrement absorbée; mais rien aussi n'est si favorable à la rêverie de ceux qui n'écoutent pas : ils savent qu'ils ne seront pas interrompus et qu'on est trop occupé pour songer à eux. Mme de Nevers s'étoit assise dans l'embrasure d'une des fenêtres pour respirer l'air frais du soir; un grand jasmin qui tapissoit le mur de ce côté du château montoit dans la fenêtre et s'entrelaçoit dans le balcon. Debout à deux pas derrière elle, je voyois son profil charmant se dessiner sur un ciel d'azur encore doré par les derniers rayons du couchant; l'air étoit rempli de ces petites particules brillantes qui nagent dans l'atmosphère à la fin d'un jour chaud de l'été; les coteaux, la rivière, la forêt, étoient enveloppés d'une vapeur violette qui n'étoit plus le jour et qui n'étoit pas encore l'obscurité. Une vive émotion s'empara de mon cœur. De temps en temps un souffle d'air arrivoit à moi; il m'apportoit le parfum du jasmin, et ce souffle embaumé sembloit s'exhaler de celle qui m'étoit si chère! Je le respirois avec avidité. La paix de ces campagnes, l'heure, le silence, l'ex-

pression de ce doux visage, si fort en harmonie avec ce qui l'entouroit, tout m'enivroit d'amour. Mais bientôt mille réflexions douloureuses se présentèrent à moi. « Je l'adore, pensai-je, et je suis pour jamais séparé d'elle! Elle est là, je passe ma vie près d'elle, elle lit dans mon cœur, elle devine mes sentiments, elle les voit peut-être sans colère : eh bien! jamais, jamais, nous ne serons rien l'un à l'autre! La barrière qui nous sépare est insurmontable... Je ne puis que l'adorer; le mépris la poursuivroit dans mes bras! Et cependant nos cœurs sont créés l'un pour l'autre. Et n'est-ce pas là peut-être ce qu'elle a voulu dire l'autre jour! » Un mouvement irrésistible me rapprocha d'elle; j'allai m'asseoir sur cette même fenêtre où elle étoit assise, et j'appuyai ma tête sur le balcon. Mon cœur étoit trop plein pour parler. « Édouard, me dit-elle, qu'avez-vous? — Ne le savez-vous pas? » lui dis-je. Elle fut un moment sans répondre; puis elle me dit : « Il est vrai, je le sais; mais, si vous ne voulez pas m'affliger, ne soyez pas ainsi malheureux. Quand vous souffrez, je souffre avec vous : ne le savez-vous pas aussi? — Je devrois être heureux de ce que vous me dites, répondis-je, et cependant je ne le puis. — Quoi! dit-elle, si nous passions notre vie comme nous avons passé ces deux mois, vous seriez malheureux? » Je n'osai lui dire que oui; je cueillis des fleurs de ces

jasmins qui l'entouroient et qu'on ne distinguoit plus qu'à peine; je les lui donnai, je les lui repris, puis je les couvris de mes baisers et de mes larmes. Bientôt j'entendis qu'elle pleuroit, et je fus au désespoir. « Si vous êtes malheureuse, lui dis-je, combien je suis coupable! Dois-je donc vous fuir? — Ah! dit-elle, il est trop tard. » On apporta des lumières, je m'enfuis du salon; je me trouvois si à plaindre! et pourtant j'étois si heureux que mon âme étoit entièrement bouleversée.

Je sortis du château, mais sans pouvoir m'en éloigner; j'errois sur les terrasses, je m'appuyois sur ces murs qui renfermoient Mme de Nevers, et je m'abandonnois à tous les transports de mon cœur. Être aimé, aimé d'elle! Elle me l'avoit presque dit, mais je ne pouvois le croire. Elle a pitié de moi, me disois-je : voilà tout; mais n'est-ce pas assez pour être heureux? Elle n'étoit plus à la fenêtre; je vis de la lumière dans une tour qui formoit l'un des angles du château. Cette lumière venoit d'un cabinet d'étude qui dépendoit de l'appartement de Mme de Nevers. Un escalier tournant, pratiqué dans une tourelle, conduisoit de la terrasse à ce cabinet. La porte étoit ouverte, je m'en rapprochai involontairement; mais à peine eus-je franchi les premières marches que je m'arrêtai tout à coup. « Que vais-je faire? pensai-je; lui déplaire peut-être, l'irriter! » Je m'assis sur les

marches; mais bientôt, entraîné par ma foiblesse, je montai plus haut. « Je n'entrerai pas, me disois-je; je resterai à la porte, je l'entendrai seulement, et je me sentirai près d'elle. » Je m'assis sur la dernière marche, à l'entrée d'une petite pièce qui précédoit le cabinet. Mme de Nevers étoit dans ce cabinet! Bientôt je l'entendis marcher, puis s'arrêter, puis marcher encore. Mon cœur, plein d'elle, battoit dans mon sein avec une affreuse violence. Je me levai, je me rassis, sans savoir ce que je voulois faire. En ce moment sa porte s'ouvrit : « Agathe, dit-elle, est-ce vous? — Non, répondis-je; me pardonnerez-vous? J'ai vu de la lumière dans ce cabinet... j'ai pensé que vous y étiez... Je ne sais comment je suis ici. — Edouard, dit-elle, venez. J'allois vous écrire; il vaut mieux que je vous parle, et peut-être que j'aurois dû vous parler plus tôt. » Je vis qu'elle avoit pleuré. « Je suis bien coupable, lui dis-je; je vous offense en vous aimant, et cependant que puis-je faire? Je n'espère rien, je ne demande rien : je sais trop bien que je ne puis être que malheureux. Mais dites-moi seulement que, si le sort m'eût fait votre égal, vous ne m'eussiez pas défendu de vous aimer? — Pourquoi ce doute? me dit-elle; ne savez-vous pas, Édouard, que je vous aime? Nos deux cœurs se sont donnés l'un à l'autre en même temps; je ne me suis fait aucune illusion sur la folie de cet attachement; je sais

qu'il ne peut que nous perdre. Mais comment fuir sa destinée? L'absence eût guéri un sentiment ordinaire : j'allai près de mon amie chercher de l'appui contre cette passion, cette passion qui fera, Édouard, le malheur de tous deux. Eugénie employa toute la force de sa raison pour me démontrer la nécessité de combattre mes sentiments. Hélas! vous n'ignorez pas tout ce qui nous sépare! Je crus qu'elle m'avoit persuadée; je revins à Paris armée de sa sagesse bien plus que de la mienne. Je pris la résolution de vous fuir; je cherchai la distraction dans ce monde où j'étois sûre de ne pas vous trouver. Quelle profonde indifférence je portois dans tous ces lieux où vous n'étiez pas, où vous ne pouviez jamais venir! Ces portes s'ouvroient sans cesse, et ce n'étoit jamais pour vous! Le duc de L... me plaisantoit souvent sur mes distractions. En effet, je sentois bien que je pouvois obéir aux conseils d'Eugénie et conduire ma personne au bal; mais, Édouard, n'avez-vous jamais senti que mon âme étoit errante autour de vous, que la meilleure moitié de moi-même restoit près de vous, qu'elle ne pouvoit pas vous quitter? » Je tombai à ses pieds. Ah! si j'avois osé la serrer dans mes bras! Mais je n'avois que de froides paroles pour peindre les transports de mon cœur. Je lui redis mille fois que j'étois heureux; que je défiois tous les malheurs de m'atteindre; que ma vie se pas-

seroit près d'elle à l'aimer, à lui obéir; qu'elle ne pouvoit rien m'imposer qui ne me parût facile. En effet, mes chagrins, mes remords, son rang, ma position, la distance qui nous séparoit, tout avoit disparu; il me sembloit que je pouvois tout supporter, tout braver, et que j'étois inaccessible à tout ce qui n'étoit pas l'ineffable joie d'être aimé de Mme de Nevers. « Je ne vous impose qu'une loi, me dit-elle : c'est la prudence. Que mon père ne puisse jamais soupçonner nos sentiments : vous savez assez que, s'il en avoit la moindre idée, il se croiroit profondément offensé; son bonheur, son repos, la paix de notre intérieur, seroient détruits sans retour. C'est de cela que je voulois vous parler, ajouta-t-elle en rougissant. Voyez, Édouard, si je dois ainsi rester seule avec vous? Je vous ai dit tout ce que je ne voulois pas vous dire. Hélas! nous ne savons que trop bien à présent ce qui est au fond de nos cœurs! Ne nous voyons plus seuls. — Je vais vous quitter, lui dis-je; ne m'enviez pas cet instant de bonheur... Est-il donc déjà fini? »

L'enchantement d'être aimé suspendit en moi pour quelques jours toute espèce de réflexion : j'étois devenu incapable d'en faire. Chacune des paroles de Mme de Nevers s'étoit gravée dans mon souvenir et y remplaçoit mes propres pensées; je les répétois sans cesse, et le même sentiment de

bonheur les accompagnoit toujours. J'oubliois tout : tout se perdoit dans cette idée ravissante que j'étois aimé ; que nos deux cœurs s'étoient donnés l'un à l'autre en même temps ; que, malgré tous ses efforts, elle n'avoit pu se détacher de moi ; qu'elle m'aimoit ; qu'elle avoit accepté mon amour ; que ma vie s'écouleroit près d'elle ; que la certitude d'être aimé me tiendroit lieu de tout bonheur. Je le croyois de bonne foi, et il me paroissoit impossible que la félicité humaine pût aller au delà de ce que Mme de Nevers venoit de me faire éprouver lorsqu'elle m'avoit dit que, même absente, son âme étoit errante autour de moi.

Cet enivrement auroit peut-être duré longtemps si M. le maréchal d'Olonne, qui se plaisoit à louer ceux qu'il aimoit, n'eût voulu un soir faire mon éloge. Il parloit à quelques voisins qui avoient dîné à Faverange ; j'avois essayé de sortir dès le commencement de la conversation, mais il m'avoit forcé de rester. Ah ! quel supplice il m'imposoit ! M'entendre vanter pour ma délicatesse, pour ma reconnoissance, pour mon dévouement ! Il n'en falloit pas tant pour rappeler ma raison égarée et pour faire rentrer le remords dans mon âme. Il s'en empara avec violence, et me déchira d'autant plus que j'avois pu l'oublier un moment ; mais, par une bizarrerie de mon caractère, j'éprouvai une sorte de joie de voir que pourtant je sentois encore ce que devoit sentir

un homme d'honneur; que la passion m'entraînoit sans m'aveugler, et que du moins Mme de Nevers ne m'avoit pas encore ôté le regret des vertus que je perdois pour elle. J'essayai de me dire qu'un jour je la fuirois. Fuir Mme de Nevers! m'en séparer! Je ne pouvois en soutenir la pensée, et cependant j'avois besoin de me dire que dans l'avenir j'étois capable de ce sacrifice. Non, je ne l'étois pas; j'ai senti plus tard que m'arracher d'auprès d'elle, c'étoit aussi m'arracher la vie.

Il étoit impossible qu'un cœur déchiré comme l'étoit le mien pût donner ni recevoir un bonheur paisible. Mme de Nevers me reprochoit l'inégalité de mon humeur. Elle qui n'avoit besoin que d'aimer pour être heureuse, tout étoit facile de sa part : c'étoit elle qui faisoit les sacrifices; mais moi, qui l'adorois et qui étois certain de ne la posséder jamais, dévoré de remords, obligé de cacher à tous les yeux cette passion sans espoir, qui feroit ma honte si le hasard la dévoiloit à M. le maréchal d'Olonne! Que me diroit-il? que je devois fuir. Il auroit raison, et je sentois que je n'avois d'autre excuse qu'une foiblesse indigne d'un honnête homme, indigne de mon père, indigne de moi-même; mais cette foiblesse me maîtrisoit entièrement : j'adorois Mme de Nevers, et un de ses regards payoit toutes mes douleurs. Grand Dieu! je n'ose dire qu'il effaçoit tous mes remords.

On passoit ordinairement les matinées dans une grande bibliothèque que M. le maréchal d'Olonne avoit fait arranger depuis qu'il étoit à Faverange. On venoit de recevoir de Paris plusieurs caisses remplies de livres, de gravures, de cartes géographiques, et un globe fort grand et fort beau nouvellement tracé d'après les découvertes récentes de Cook et de Bougainville. Tous ces objets avoient été placés sur des tables, et M. le maréchal d'Olonne, après les avoir examinés avec soin, sortit, emmenant avec lui l'abbé Tercier.

Je demeurai seul avec Mme de Nevers, et nous restâmes quelque temps, debout devant une table, à faire tourner ce globe avec l'espèce de rêverie qu'inspire toujours l'image, même si abrégée, de ce monde que nous habitons. Mme de Nevers fixa ses regards sur le grand Océan pacifique et sur l'archipel des îles de la Société, et elle remarqua cette multitude de petits points qui ne sont marqués que comme des écueils. Je lui racontai quelque chose du voyage de Cook que je venois de lire, et des dangers qu'il avoit courus dans ces régions inconnues par ces bancs de corail que nous voyons figurés sur le globe, et qui entourent cet archipel comme pour lui servir de défense contre l'Océan. J'essayai de décrire à Mme de Nevers quelques-unes de ces îles charmantes ; elle me montra du doigt une des plus petites, située un peu au nord du tropique et

entièrement isolée. « Celle-ci, lui dis-je, est déserte; mais elle mériteroit des habitants : le soleil ne la brûle jamais, de grands palmiers l'ombragent; l'arbre à pain, le bananier, l'ananas, y produisent inutilement leurs plus beaux fruits; ils mûrissent dans la solitude, ils tombent, et personne ne les recueille. On n'entend d'autre bruit, dans cette retraite, que le murmure des fontaines et le chant des oiseaux; on n'y respire que le doux parfum des fleurs; tout est harmonie, tout est bonheur dans ce désert. Ah! lui dis-je, il devroit servir d'asile à ceux qui s'aiment. Là, on seroit heureux des seuls biens de la nature, on ne connoîtroit pas la distinction des rangs ni l'infériorité de la naissance; là, on n'auroit pas besoin de porter d'autres noms que ceux que l'amour donne, on ne seroit pas déshonoré de porter le nom de ce qu'on aime! » Je tombai sur une chaise en disant ces mots; je cachai mon visage dans mes mains, et je sentis bientôt qu'il étoit baigné de mes larmes. Je n'osois lever les yeux sur Mme de Nevers. « Édouard, me dit-elle, est-ce un reproche? Pouvez-vous croire que j'appellerois un sacrifice ce qui me donneroit à vous? Sans mon père, croyez-vous que j'eusse hésité? » Je me prosternai à ses pieds; je lui demandai pardon de ce que j'avois osé lui dire. « Lisez dans mon cœur, lui dis-je; concevez, s'il est possible, une partie de ce que je souffre, de ce

que je vous cache... Si vous me plaignez, je serai moins malheureux. »

Cette île imaginaire devint l'objet de toutes mes rêveries. Dupe de mes propres fictions, j'y pensois sans cesse; j'y transportois en idée celle que j'aimois. Là, elle m'appartenoit; là, elle étoit à moi, toute à moi ! Je vivois de ce bonheur chimérique; je la fuyois elle-même pour la retrouver dans cette création de mon imagination, où, loin de ces lois sociales cruelles et impitoyables, je me livrois à de folles illusions d'amour, qui me consoloient un moment pour m'accabler ensuite d'une nouvelle et plus poignante douleur.

Il étoit impossible que ces violentes agitations n'altérassent pas ma santé : je me sentois dépérir et mourir; d'affreuses palpitations me faisoient croire quelquefois que je touchois à la fin de ma vie, et j'étois si malheureux que j'en voyois le terme avec joie. Je fuyois Mlle de Nevers; je craignois de rester seul avec elle, de l'offenser peut-être en lui montrant une partie des tourments qui me déchiroient.

Un jour, elle me dit que je lui tenois mal la promesse que je lui avois faite d'être heureux du seul bonheur d'être aimé d'elle. « Vous êtes mauvais juge de ce que je souffre, lui dis-je, et je ne veux pas vous l'apprendre. Le bonheur n'est pas fait pour moi, je n'y prétends pas; mais dites-moi seulement,

dites-moi une fois que vous me regretterez quand je ne serai plus, que ce tombeau qui me renfermera bientôt attirera quelquefois vos pas ; dites que vous eussiez souhaité qu'il n'y eût pas d'obstacle entre nous. » Je la quittai sans attendre sa réponse ; je n'étois plus maître de moi ; je sentois que je lui dirois peut-être ce que je ne voulois pas lui dire, et la crainte de lui déplaire régnoit dans mon âme autant que mon amour et que ma douleur. Je m'en allai dans la campagne ; je marchois des journées entières, dans l'espérance de fuir deux pensées déchirantes qui m'assiégeoient tour à tour : l'une, que je ne posséderois jamais celle que j'aimois ; l'autre, que je manquois à l'honneur en restant chez M. le maréchal d'Olonne. Je voyois l'ombre de mon père me reprocher ma conduite, me demander si c'étoit là le fruit de ses leçons et de ses exemples ; puis à cette vision terrible succédoit la douce image de Mme de Nevers : elle ranimoit pour un moment ma triste vie ; je fermois les yeux pour que rien ne vînt me distraire d'elle. Je la voyois, je me pénétrois d'elle ; elle devenoit comme la réalité, elle me sourioit, elle me consoloit, elle calmoit par degré mes douleurs, elle apaisoit mes remords. Quelquefois je trouvois le sommeil dans les bras de cette ombre vaine ; mais, hélas ! j'étois seul à mon réveil ! O mon Dieu ! si vous m'eussiez donné seulement quelques jours de bonheur ! Mais jamais,

jamais ! tout étoit inutile ; et ces deux cœurs formés l'un pour l'autre, pétris du même limon, pénétrés du même amour, le sort impitoyable les séparoit pour toujours !

Un soir, revenant d'une de ces longues courses, je m'étois assis à l'extrémité de la Châtaigneraie, dans l'enceinte du parc, mais cependant fort loin du château. J'essayois de me calmer avant que de rentrer dans ce salon où j'allois rencontrer les regards de M. le maréchal d'Olonne, lorsque je vis de loin Mme de Nevers qui s'avançoit vers moi. Elle marchoit lentement sous les arbres, plongée dans une rêverie dont j'osai me croire l'objet ; elle avoit ôté son chapeau, ses beaux cheveux tomboient en boucles sur ses épaules ; son vêtement léger flottoit autour d'elle ; son joli pied se posoit sur la mousse si légèrement qu'il ne la fouloit même pas ; elle ressembloit à la nymphe de ces bois. Je la contemplois avec délices ; jamais je ne m'étois encore senti entraîné vers elle avec autant de violence ; le désespoir auquel je m'étois livré tout le jour avoit redoublé l'empire de la passion dans mon cœur. Elle vint à moi, et, dès que j'entendis le son de sa voix, il me sembla que je reprenois un peu de pouvoir sur moi-même. « Où avez-vous donc passé la journée? me demanda-t-elle ; ne craignez-vous pas que mon père ne s'étonne de ces longues absences? — Qu'importe ? lui ré-

pondis-je ; mon absence bientôt sera éternelle. — Édouard, me dit-elle, est-ce donc là les promesses que vous m'aviez faites? — Je ne sais ce que j'ai promis, lui dis-je; mais la vie m'est à charge : je n'ai plus d'avenir, et je ne vois de repos que dans la mort. Pourquoi s'en effrayer? lui dis-je ; elle sera plus bienfaisante pour moi que la vie. Il n'y a pas de rangs dans la mort, je n'y retrouverai pas l'infériorité de ma naissance, qui m'empêche d'être à vous, ni mon nom obscur : tous portent le même nom dans la mort! Mais l'âme ne meurt pas, elle aime encore après la vie, elle aime toujours. Pourquoi dans cet autre monde ne serions-nous pas unis? — Nous le serons dans celui-ci, me dit-elle. Édouard, mon parti est pris : je serai à vous, je serai votre femme. Hélas ! c'est mon bonheur aussi bien que le vôtre que je veux! Mais dites-moi que je ne verrai plus votre visage pâle et décomposé comme il l'est depuis quelque temps; dites-moi que vous reprendrez à la vie, à l'espérance; dites-moi que vous serez heureux. — Jamais! m'écriai-je avec désespoir. Grand Dieu! c'est donc quand vous me proposez le comble de la félicité que je dois me trouver le plus malheureux de tous les hommes!... Moi, vous épouser! moi, vous faire déchoir! vous rendre l'objet du mépris! changer l'éclat de votre rang contre mon obscurité! vous faire porter mon nom inconnu! — Eh! qu'importe?

dit-elle ; j'aime mieux ce nom que tous ceux de l'histoire ; je m'honorerai de le porter, il est le nom de ce que j'aime. Édouard ! ne sacrifiez pas notre bonheur à une fausse délicatesse. — Ah ! ne me parlez pas de bonheur, lui dis-je ; point de bonheur avec la honte ! Moi, trahir l'honneur ! trahir M. le maréchal d'Olonne ! Je ne pourrois seulement soutenir son regard ! Déjà je voudrois me cacher à ses yeux ! De quelle juste indignation ne m'accableroit-il pas ! Le déshonneur ! c'est comme l'impossible : rien à ce prix. — Eh bien ! Édouard, dit-elle, il faudra donc nous séparer ? » Je demeurai anéanti. « Vous voulez ma mort, lui dis-je ; vous avez raison, elle seule peut tout arranger. Oui, je vais partir ; je me ferai soldat, je n'aurai pas besoin pour cela de prouver ma noblesse ; j'irai me faire tuer. Ah ! que la mort me sera douce ! Je bénirois celui qui me la donneroit en ce moment. » Je ne regardois pas Mme de Nevers en prononçant ces affreuses paroles. Hélas ! la vie sembloit l'avoir abandonnée. Pâle, glacée, immobile, je crus un moment qu'elle n'existoit plus ; je compris alors qu'il y avoit encore d'autres malheurs que ceux qui m'accabloient ! A ses pieds j'implorai son pardon ; je repris toutes mes paroles, je lui jurai de vivre, de vivre pour l'adorer, son esclave, son ami, son frère ; nous inventions tous les doux noms qui nous étoient permis. « Viens, me dit-elle en se jetant à genoux ;

prions ensemble ; demandons à Dieu de nous aimer dans l'innocence, de nous aimer ainsi jusqu'à la mort! » Je tombai à genoux à côté d'elle ; j'adorai cet ange presque autant que Dieu même : elle étoit un souffle émané de lui ; elle avoit la beauté, l'angélique pureté des enfants du Ciel. Comment un désir coupable m'auroit-il atteint près d'elle? elle étoit le sanctuaire de tout ce qui étoit pur. Mais loin d'elle, hélas! je redevenois homme, et j'aurois voulu la posséder ou mourir.

Nous entrâmes bientôt dans la lutte la plus singulière et la plus pénible, elle pour me déterminer à l'épouser, et moi pour lui prouver que l'honneur me défendoit cette félicité que j'eusse payée de mon sang et de ma vie. Que ne me dit-elle pas pour me faire accepter le don de sa main ! Le sacrifice de son nom, de son rang, ne lui coûtoit rien ; elle me le disoit, et j'en étois sûr. Tantôt elle m'offroit la peinture séduisante de notre vie intérieure. « Retirés, disoit-elle, dans notre humble asile, au fond de nos montagnes, heureux de notre amour, en paix avec nous-mêmes, saurons-nous seulement si l'on nous blâme dans le monde? » Et elle disoit vrai, et je connoissois assez la simplicité de ses goûts pour être certain qu'elle eût été heureuse, sous notre humble toit, avec mon amour et l'innocence. Quelquefois elle me disoit : « Il se peut que j'offense, en vous aimant, les convenances sociales;

mais je n'offense aucune des lois divines : je suis libre, vous l'êtes aussi, ou plutôt nous ne le sommes plus ni l'un ni l'autre. Y a-t-il, Édouard, un lien plus sacré qu'un attachement comme le nôtre? Que ferions-nous dans la vie, maintenant, si nous n'étions pas unis? Pourrions-nous faire le bonheur de personne? » Je ne puis dire ce que me faisoit éprouver un pareil langage : je n'étois pas séduit, je n'étois pas même ébranlé; mais je l'écoutois comme on prête l'oreille à des sons harmonieux qui bercent et endorment les douleurs. Je n'essayois pas de lui répondre; je l'écoutois, et ses paroles enchanteresses tomboient comme un baume sur mes blessures. Mais, par une bizarrerie que je ne saurois expliquer, quelquefois ces mêmes paroles produisoient en moi un effet tout contraire, et elles me jetoient dans un profond désespoir. Inconséquence des passions! le bonheur d'être aimé me consoloit de tout ou mettoit le comble à mes maux. Mme de Nevers quelquefois feignoit de douter de mon amour. « Vous m'aimez bien peu, disoit-elle, si je ne vous console pas des mépris du monde! — J'oublierois tout à vos pieds, lui disois-je, hors le déshonneur, hors le blâme dont je ne pourrois pas vous sauver. Je le sais bien, que les maux de la vie ne vous atteindroient pas dans mes bras; mais le blâme n'est pas comme les autres blessures : sa pointe aiguë arriveroit à mon cœur

avant que de passer au vôtre ; mais elle vous frapperoit malgré moi, et j'en serois la cause. De quel nom ne flétriroit-on pas le sentiment qui nous lie? Je serois un vil séducteur, et vous une fille dénaturée. Ah! n'acceptons pas le bonheur au prix de l'infamie! Tâchons de vivre encore comme nous vivons, ou laissez-moi vous fuir et mourir. Je quitterai la vie sans regret : qu'a-t-elle qui me retienne ? Je désire la mort plutôt; je ne sais quel pressentiment me dit que nous serons unis après la mort, qu'elle sera le commencement de notre éternelle union. »

Nos larmes finissoient ordinairement de telles conversations; mais, quoique le sujet en fût si triste, elles portoient en elles je ne sais quelle douceur qui vient de l'amour même. Il est impossible d'être tout à fait malheureux quand on s'aime, qu'on se le dit, qu'on est près l'un de l'autre. Ce bien-être ineffable que donne la passion ne sauroit être détruit que par le changement de ceux qui l'éprouvent, car la passion est plus forte que tous les malheurs qui ne viennent pas d'elle-même.

Cependant nous sentions la nécessité de nous distraire quelquefois de ces pensées douloureuses pour conserver la force de les supporter. Nous essayâmes de lire ensemble, de fixer sur d'autres objets que nous-mêmes nos idées et nos réflexions;

mais l'imagination préoccupée par l'amour ressemble à cette forêt enchantée que nous peint le Tasse, et dont toutes les issues ramenoient toujours dans le même lieu. La passion répond à tout, et tout ramène à elle. Si nous trouvions dans nos lectures quelques sentiments exprimés avec vérité, c'est qu'ils nous rappeloient les nôtres; si les descriptions de la nature avoient quelque charme pour nous, c'est qu'elles retraçoient à nos cœurs l'image de la solitude où nous eussions voulu vivre. Je trouvois à Mme de Nevers la beauté et la modestie de l'Ève de Milton, la tendresse de Juliette et le dévouement d'Emma.

La passion, qui produit tous les fruits de la foiblesse, est cependant ce qui met l'homme de niveau avec tout ce qui est grand, noble, élevé. Il nous sembloit quelquefois que nous étions capables de tout ce que nous lisions de sublime : rien ne nous étonnoit, et l'idéal de la vie nous sembloit l'état naturel de nos cœurs, tant nous vivions facilement dans cette sphère élevée des sentiments généreux. Mais quelquefois aussi un mot qui nous rappeloit trop vivement notre propre situation, ou ces tableaux touchants de l'amour dans le mariage, qu'on rencontre si fréquemment dans la poésie angloise, me précipitoient du faîte de mes illusions dans un violent désespoir. Mme de Nevers alors me consoloit, essayoit de nouveau de me convaincre

qu'il n'étoit pas impossible que nous fussions heureux, et la même lutte se renouveloit entre nous et apportoit avec elle les mêmes douleurs et les mêmes consolations.

BIBLIOTHÈQUE

Il y avoit environ six mois que M. le maréchal d'Olonne étoit à Faverange, et nous touchions aux derniers jours de l'automne, lorsqu'un soir, comme on alloit se retirer, on entendit un bruit inaccoutumé autour du château : les chiens aboyoient, les grilles s'ouvroient, les chaînes des ponts faisoient entendre leur claquement en s'abaissant, les fouets des postillons, le hennissement des chevaux, tout annonçoit l'arrivée de plusieurs voitures en poste. Je regardai Mme de Nevers : le même pressentiment nous avoit fait pâlir tous deux, mais nous n'eûmes pas le temps de nous communiquer notre pensée. La porte s'ouvrit, et le duc de L... et le prince d'Enrichemont parurent. Leur présence disoit tout, car M. le maréchal d'Olonne avoit annoncé qu'il ne vouloit recevoir aucune visite tant que dureroit son exil, et il n'étoit venu à Faverange que deux ou trois vieux amis, qui même n'y avoient fait que peu de séjour. M. le maréchal d'Olonne étoit en effet rappelé. Le duc de L... le lui annonça avec le bon cœur et la bonne grâce qu'il mettoit à tout, et le prince d'Enrichemont recommença à dire toutes ces choses convenables que Mme de

Nevers ne pouvoit lui pardonner. Il en avoit toujours de prêtes pour la joie comme pour la douleur, et il n'en fut point avare en cette occasion. Il s'adressoit plus particulièrement à Mme de Nevers. Elle répondoit en plaisantant. La conversation s'animoit entre eux, et je retrouvois ces anciennes souffrances que je ne connoissois plus depuis six mois ; seulement elles me paroissoient encore plus cruelles par le souvenir du bonheur dont j'avois joui près de Mme de Nevers, seul en possession du moins de ce charme de sociabilité qui n'appartenoit qu'à elle : à présent il falloit le partager avec ces nouveaux venus, et, pour que rien ne me manquât, je retrouvois encore leur politesse, cérémonieuse de la part du prince d'Enrichemont, cordiale de la part du duc de L..., mais enfin me faisant toujours ressouvenir et de ce qu'ils étoient et de ce que j'étois moi-même.

La conversation s'établit sur les nouvelles de la société, sur Paris, sur Versailles. Il étoit simple que M. le maréchal d'Olonne fût curieux de savoir mille détails que personne depuis longtemps n'avoit pu lui apprendre ; mais j'éprouvois un sentiment de souffrance inexprimable en me sentant si étranger à ce monde dans lequel Mme de Nevers alloit de nouveau passer sa vie. Le prince d'Enrichemont conta que la reine avoit dit qu'elle espéroit que Mme de Nevers seroit de retour pour le premier bal

qu'elle donneroit à Trianon. Le duc de L... parla du voyage de Fontainebleau, qui venoit de finir. Je ne pouvois m'étonner que Mme de Nevers s'occupât de personnes qu'elle connoissoit, de la société dont elle faisoit partie ; mais cette conversation étoit si différente de celles que nous avions ordinairement ensemble qu'elle me faisoit l'effet d'une langue inconnue, et j'éprouvois une sensation pénible en voyant cette langue si familière à celle que j'aimois. Hélas ! j'avois oublié qu'elle étoit la sienne, et le doux langage de l'amour, que nous parlions depuis si longtemps, avoit effacé tout le reste.

Le duc de L..., qu'on ne fixoit jamais longtemps sur le même sujet, revint à parler de Faverange, et s'engoua de tout ce qu'il voyoit, de l'aspect du château par le clair de lune, de l'escalier gothique, surtout de la salle où nous étions. Il admira la vieille boiserie de chêne, noir et poli comme l'ébène, qui portoit dans chacun de ses panneaux un chevalier armé de toutes pièces, sculpté en relief, avec le nom et la devise du chevalier, sculptés aussi au bas du panneau. Le duc de L... lut les devises et plaisanta sur la délivrance de Mme de Nevers, enfermée dans ce donjon gothique comme une princesse du temps de la chevalerie. Il lui demanda si elle ne s'étoit pas bien ennuyée depuis six mois. « Non sans doute, dit-elle, je ne me suis jamais

trouvée plus heureuse, et je suis sûre que mon père quittera Faverange avec regret. — Oui, dit M. le maréchal d'Olonne, le souvenir du temps que j'ai passé ici sera toujours un des plus doux de ma vie. Il y a deux manières d'être heureux, ajouta M. le maréchal d'Olonne : on l'est par le bonheur qu'on éprouve ou par celui qu'on fait éprouver. S'occuper du perfectionnement moral et du bien-être physique d'un grand nombre d'hommes est certainement la source des jouissances les plus pures et les plus durables, car le plaisir dont on se lasse le moins est celui de faire le bien, et surtout un bien qui doit nous survivre. » Je fus frappé au dernier point de ce peu de paroles. Une pensée traversa mon esprit. Quoi! M. le maréchal d'Olonne, si je lui enlevois sa fille, auroit encore une autre manière d'être heureux ; et moi, grand Dieu ! en perdant Mme de Nevers, je sentois que tout étoit fini pour moi dans la vie ! Avenir, repos, vertu même, tout me devenoit indifférent ; et jusqu'à ce fantôme d'honneur auquel je me sacrifiois, je sentois qu'il ne me seroit plus rien si je me séparois d'elle. La mort seule alors deviendroit ma consolation et mon but : rien n'étoit plus rien pour moi dans le monde; le monde lui-même n'étoit plus qu'un désert et un tombeau. Cette idée que M. le maréchal d'Olonne seroit heureux sans sa fille étoit le piége le plus dangereux qu'on eût encore pu m'offrir.

Deux jours après l'arrivée des deux amis, M. le maréchal d'Olonne quitta Faverange. Avec quelle douleur je m'arrachai de ce lieu où Mme de Nevers m'avoit avoué qu'elle m'aimoit ! Je ne partis que quelques heures après elle ; je les employai à dire un tendre adieu à tout ce qui restoit d'elle. J'entrai dans le cabinet de la tour, dans ce cabinet où elle n'étoit plus ; je me mis à genoux devant le siége qu'elle occupoit ; je baisois ce qu'elle avoit touché ; je m'emparois de ce qu'elle avoit oublié ; je pressois sur mon cœur ces vestiges qu'avoit laissés sa présence. Hélas ! c'étoit tout ce qu'il m'étoit permis de posséder d'elle, mais ils m'étoient chers comme elle-même, et je ne pouvois m'arracher de ces murs qui l'avoient entourée, de ce siége où elle s'étoit assise, de cet air qu'elle avoit respiré. Je savois bien que je serois moins avec elle où j'allois la retrouver que je ne l'étois en ce moment dans cette solitude remplie de son image : un triste pressentiment me disoit que j'avois passé à Faverange les seuls jours heureux que le Ciel m'eût destinés.

En arrivant à l'hôtel d'Olonne, j'éprouvai un premier chagrin : Mme de Nevers étoit sortie. Je parcourus ces grands salons déserts avec une profonde tristesse. Le souvenir de la mort de mon père se réveilla dans mon cœur. Je ne sais pourquoi cette maison sembloit me présager de nouveaux malheurs. J'allai dans ma chambre : j'y retrouvai le

portrait de Mme de Nevers enfant. Sa vue me consola un peu, et je restai à le contempler jusqu'à l'heure du souper. Alors je descendis dans le salon : je le trouvai plein de monde. Mme de Nevers faisoit les honneurs de ce cercle avec sa grâce accoutumée, mais je ne sais quel nuage de tristesse couvroit son front. Quand elle m'aperçut, il se dissipa tout à coup. Magie de l'amour! j'oubliai toutes mes peines; je me sentis fier de ses succès, de l'admiration qu'on montroit pour elle. Si j'eusse pu lui ôter une nuance de ce rang qui nous séparoit pour toujours, je n'y aurois pas consenti. En ce moment, je jouissois de la voir au-dessus de tous encore plus que je ne souhaitois de la posséder, et j'éprouvois pour elle un enivrement d'orgueil dont j'étois incapable pour moi-même. Si j'avois pu ainsi m'oublier toujours, j'aurois été moins malheureux; mais cela étoit impossible : tout me froissoit, tout blessoit ma fierté. Ce que j'enviois le plus dans une position élevée, c'est le repos que je me figurois qu'on devoit y éprouver; c'étoit de ne compter avec personne et d'être à sa place partout. Cette inquiétude, ce malaise d'amour-propre, auroit été un véritable malheur si un sentiment bien plus fort m'eût laissé le temps de m'y livrer; mais je pensois trop à Mme de Nevers pour que les chagrins de ma vanité fussent durables, et je les sentois surtout parce qu'ils étoient

une preuve de plus de l'impossibilité de notre union. Tout ce qui me rabaissoit m'éloignoit d'elle, et cette réflexion ajoutoit une nouvelle amertume à des sentiments déjà si amers.

J'occupai, à mon retour de Faverange, la place que M. le maréchal d'Olonne m'avoit fait obtenir aux affaires étrangères, et qu'on m'avoit conservée par considération pour lui. Le travail n'en étoit pas assujettissant, et cependant je le faisois avec négligence. La passion rend surtout incapable d'une application suivie : c'est avec effort qu'on écarte de soi une pensée qui suffit au bonheur, et tout ce qui distrait d'un objet adoré semble un vol fait à l'amour. Cependant ces sortes d'affaires sont si faciles qu'on étoit content de moi et que je recueillois de ma place à peu près tout ce qu'elle avoit d'agréable ; elle me donnoit des relations fréquentes avec les hommes distingués qui affluoient à Paris de toutes les parties de l'Europe, et je prenois insensiblement un peu plus de consistance dans le monde, à cause des petits services que je pouvois rendre. Je logeois toujours à l'hôtel d'Olonne ; j'y passois toutes mes journées, et ce nouvel arrangement n'avoit rien changé à ma vie que de créer quelques rapports de plus. Les étrangers qui venoient chez M. le maréchal d'Olonne, me connoissant davantage, me montroient en général plus d'obligeance et de bonté.

J'avois bien prévu qu'à Paris je verrois moins Mme de Nevers; mais je me désespérois des difficultés que je rencontrois à la voir seule. Je n'osois aller que rarement dans son appartement, de peur de donner des soupçons à M. le maréchal d'Olonne, et dans le salon il y avoit toujours du monde. Elle étoit obligée d'aller assez souvent à Versailles, et quelquefois d'y passer la journée. Il me sembloit que je n'arriverois jamais à la fin de ces jours où je ne devois pas la voir : chaque minute tomboit comme un poids de plomb sur mon cœur; il s'écouloit un temps énorme avant qu'une autre minute vînt remplacer celle-là. Lorsque je pensois qu'il faudroit supporter ainsi toutes les heures de ce jour éternel, je me sentois saisi par le désespoir, par le besoin de m'agiter du moins et de me rapprocher d'elle à tout prix. J'allois à Versailles; je n'osois entrer dans la ville, de peur d'être reconnu par les gens de M. le maréchal d'Olonne; mais je me faisois descendre dans quelque petite auberge d'un quartier éloigné, et j'allois errer sur les collines qui entourent ce beau lieu. Je parcourois les bois de Satory ou les hauteurs de Saint-Cyr. Les arbres, dépouillés par l'hiver, étoient tristes comme mon cœur. Du haut de ces collines je contemplois ces magnifiques palais dont j'étois à jamais banni. Ah! je les aurois tous donnés pour un seul regard de Mme de Nevers! Si j'avois été le plus grand roi du monde,

avec quel bonheur j'aurois mis à ses pieds toutes mes couronnes! Qu'il est heureux, l'homme qui peut élever à lui la femme qu'il aime, la parer de sa gloire, de son nom, de l'éclat de son rang, et, quand il la serre dans ses bras, sentir qu'elle tient tout de lui, qu'il est l'appui de sa foiblesse, le soutien de son innocence! Hélas! je n'avois rien à offrir à celle que j'aimois qu'un cœur déchiré par la passion et par la douleur! Je restois longtemps abîmé dans ces pénibles réflexions, et, quand le jour commençoit à tomber, je me rapprochois du château; j'errois dans ces bosquets déserts qui semblent attendre encore la grande ombre de Louis XIV. Quelquefois, assis aux pieds d'une statue, je contemplois ces jardins enchantés, créés par l'amour; ils ne déplaisoient pas à mon cœur : leur tristesse, leur solitude, étoient en harmonie avec la disposition de mon âme. Mais, quand je tournois les yeux vers ce palais qui contenoit le seul bien de ma vie, je sentois ma douleur redoubler de violence au fond de mon âme. Ce château magique me paroissoit défendu par je ne sais quel monstre farouche. Mon imagination essayoit en vain d'en forcer l'entrée; elle tentoit toutes les issues : toutes étoient fermées, toutes se terminoient par des barrières insurmontables, et ces voies trompeuses ne menoient qu'au désespoir. Je me rappelois alors ce qu'avoit dit l'ambassadeur d'Angleterre. Ah! si j'avois eu

une seule carrière ouverte à mon ambition, quelles difficultés auroient pu m'effrayer ? J'aurois tout vaincu, tout conquis. L'amour est comme la foi et partage sa toute-puissance ; mais l'impossible flétrit toute la vie ! Bientôt la triste vérité venoit faire évanouir mes songes ; elle me montroit du doigt cette fatalité de l'ordre social qui me défendoit toute espérance, et j'entendois sa voix terrible qui crioit au fond de mon cœur : « Jamais, jamais tu ne posséderas Mme de Nevers ! » La mort alors m'eût semblé douce en comparaison des tourments qui me déchiroient. Je retournois à Paris dans un état digne de pitié, et cependant je préférois ces agitations à la longue attente de l'absence, où je me sentois me consumer sans pourtant me sentir vivre.

Je tombai bientôt dans un état qui tenoit le milieu entre le désespoir et la folie. En proie à une idée fixe, je voyois sans cesse Mme de Nevers ; elle me poursuivoit pendant mon sommeil ; je m'élançois pour la saisir dans mes bras, mais un abîme se creusoit tout à coup entre nous deux ; j'essayois de le franchir, et je me sentois retenu par une puissance invincible ; je luttois en vain, je me consumois en efforts superflus ; je sortois épuisé, anéanti, de ce combat qui n'avoit de réel que le mal qu'il me faisoit et la passion qui en étoit cause. Mystérieuse alliance de l'âme et du corps ! Qu'est-ce que

cette enveloppe fragile qui obéit à une pensée, que le malheur détruit et qu'une idée fait mourir? Je sentois que je ne résisterois pas longtemps à ces cruelles souffrances. Mme de Nevers me montroit sans déguisement sa douleur et son inquiétude; elle cherchoit à adoucir mes peines sans pouvoir y parvenir; sa tendresse ingénieuse me prouvoit sans cesse qu'elle me préféroit à tout. Elle, si brillante, si entourée, elle dédaignoit tous les hommages, elle trouvoit moyen de me montrer à chaque instant qu'elle préféroit mon amour aux adorations de l'univers. Une reconnoissance passionnée venoit se joindre à tous les autres sentiments de mon cœur, qui se concentroient tous en elle seule. Si j'avois pu lui donner ma vie! mourir pour elle, pour qu'elle fût heureuse! ajouter mes jours à ses jours, ma vie à sa vie! Hélas! je ne pouvois rien, et elle me donnoit ce trésor inestimable de sa tendresse sans que je pusse lui rien donner en retour.

Chaque jour la contrainte où je vivois, la dissimulation à laquelle j'étois forcé, me devenoit plus insupportable. J'avois renoncé au bonheur, et il me falloit sacrifier jusqu'au dernier plaisir des malheureux, celui de s'abandonner sans réserve au sentiment de leurs maux! il me falloit composer mon visage et feindre quelquefois une gaieté trompeuse qui pût masquer les tourments de mon cœur et prévenir des soupçons qui atteindroient Mme de

Nevers! La crainte de la compromettre pouvoit seule me donner assez d'empire sur moi-même pour persévérer dans un rôle qui m'étoit si pénible.

Je m'apercevois depuis quelque temps que cette bienveillance dont j'avois eu tant à me louer de la part du prince d'Enrichemont et du duc de L... avoit entièrement cessé. Le prince d'Enrichemont me montroit une froideur qui alloit jusqu'au dédain, et le duc de L... avoit avec moi une sorte d'ironie qui n'étoit ni dans son caractère ni dans ses manières habituelles. Si j'eusse été moins préoccupé, j'aurois fait plus d'attention à ce changement; mais M. le maréchal d'Olonne me traitoit toujours avec la même bonté, me montroit toujours la même confiance: il me sembloit que je n'avois à craindre que lui seul, et que, tant qu'il ne soupçonneroit pas mes sentiments pour Mme de Nevers, j'étois en sûreté. La conduite du prince d'Enrichemont et du duc de L... me blessa donc sans m'éclairer. Je n'avois jamais aimé le premier, et je me sentois à mon aise pour le haïr; je n'étois pas jaloux de lui, je savois que Mme de Nevers ne l'épouseroit jamais, et cependant je l'enviois d'oser prétendre à elle et d'en avoir le droit. Je lui rendois avec usure la sécheresse et l'aigreur qu'il me montroit, et je ne perdois pas une occasion de me moquer devant lui des défauts ou des ridicules dont on pouvoit l'accuser,

et de louer avec exagération les qualités qu'on savoit bien qu'il ne possédoit pas.

Un jour M. le maréchal d'Olonne alla souper et coucher à Versailles. Mme de Nevers devoit l'accompagner, mais elle se trouva souffrante : elle fit fermer sa porte, resta dans son cabinet, et l'abbé et moi nous passâmes la soirée avec elle. Jamais je ne l'avois vue si belle que dans cette parure négligée, à demi couchée sur un canapé, et un peu pâle de la souffrance qu'elle éprouvoit. Je lui lus un roman qui venoit de paroître, et dont quelques situations ne se rapportoient que trop bien avec la nôtre. Nous pleurâmes tous deux ; l'abbé s'endormit. A dix heures, il se réveilla, et mon cœur battit de joie en voyant qu'il alloit se retirer. Il partit et nous laissa seuls : dangereux tête-à-tête, pour lequel nous étions bien mal préparés tous deux ! « Édouard, me dit-elle, je veux vous gronder... Qu'est-ce que ces continuelles altercations dans lesquelles vous êtes avec le prince d'Enrichemont ? Hier vous lui avez dit les choses les plus aigres et les plus piquantes. — Prenez-vous son parti ? lui demandai-je. Il est vrai, je le hais ; il prétend à vous, et je ne puis le lui pardonner. — Je vous conseille d'être jaloux du prince d'Enrichemont ! me dit-elle ; je vous offre ce que je lui refuse, et vous ne l'acceptez pas ! — Ah ! faites-moi le plus grand roi du monde, m'écriai-je, et je serai à vos genoux pour

vous demander d'être à moi. — Vous ne voulez pas recevoir de moi ce que vous voudriez me donner, me dit-elle. Est-ce ainsi que l'amour calcule? Tout n'est-il pas commun dans l'amour? — Ah! sans doute, lui dis-je; mais c'est quand on s'appartient l'un à l'autre, quand on n'a plus qu'un cœur et qu'une âme! Alors, en effet, tout est commun dans l'amour. — Si vous m'aimiez comme je vous aime, dit-elle, combien il vous en coûteroit peu d'oublier ce qui nous sépare! » Je me mis à ses pieds. « Ma vie est à vous, lui dis-je, vous le savez bien; mais l'honneur! il faut le conserver : vous m'ôteriez votre amour si j'étois déshonoré. — Vous ne le seriez point, me dit-elle. Le monde nous blâmeroit peut-être... Eh! qu'importe? quand on est à ce qu'on aime, que faut-il de plus? — Ayez pitié de moi, lui dis-je; ne me montrez pas toujours l'image d'un bonheur auquel je ne puis atteindre : la tentation est trop forte. — Je voudrois qu'elle fût irrésistible, dit-elle. Édouard, ne refusez pas d'être heureux!... Va, dit-elle avec un regard enivrant, je te ferois tout oublier! — Vous me faites mourir, lui dis-je. Eh bien! répondez-moi. Ce sacrifice que vous me demandez, c'est celui de mon honneur. Le feriez-vous, ce sacrifice, dites, le feriez-vous à mon repos? le feriez-vous, hélas! à ma vie? » Elle ne me comprit que trop bien. « Édouard, dit-elle d'une voix altérée, est-ce vous

qui me parlez? » J'allai me jeter sur une chaise à l'autre extrémité du cabinet. Je crus que j'allois mourir : cette voix sévère avoit percé mon cœur comme un poignard. Me voyant si malheureux, elle s'approcha de moi et voulut prendre ma main. « Laissez-moi, lui dis-je; ne me faites pas perdre le peu de raison que je conserve encore. » Je me levai pour sortir; elle me retint. « Non, dit-elle en pleurant, je ne croirai jamais que vous ayez besoin de me fuir pour me respecter! » Je tombai à ses genoux. « Ange adoré, je te respecterai toujours, lui dis-je; mais, tu le vois, tu le sens bien toi-même, que je ne puis vivre sans toi! Je ne puis être à toi, il faut donc mourir!... Ne t'effraye pas de cette pensée : nous nous retrouverons dans une autre vie, bien-aimée de mon cœur! Y seras-tu belle, charmante, comme tu l'es en ce moment? viendras-tu là te rejoindre à ton ami? lui tiendras-tu les promesses de l'amour? Dis, seras-tu à moi dans le Ciel? — Édouard, vous le savez bien, dit-elle toute troublée, si vous mourez, je meurs... Ma vie est dans ton cœur : tu ne peux mourir sans moi! » Je passai mes bras autour d'elle; elle ne s'y opposa point; elle pencha sa tête sur mon épaule. « Qu'il seroit doux, dit-elle, de mourir ainsi! — Ah! lui dis-je, il seroit bien plus doux d'y vivre! Ne sommes-nous pas libres tous deux? Personne n'a reçu nos serments : qui nous empêche d'être

l'un à l'autre? Dieu aura pitié de nous. » Je la serrai sur mon cœur. « Édouard, dit-elle, aie toi-même pitié de moi, ne déshonore pas celle que tu aimes! Tu le vois, je n'ai pas de forces contre toi. Sauve-moi! sauve-moi! S'il ne falloit que ma vie pour te rendre heureux, il y a longtemps que je te l'aurois donnée; mais tu ne te consolerois pas toi-même de mon déshonneur. Eh quoi! tu ne veux pas m'épouser, et tu veux m'avilir? — Je ne veux rien, lui dis-je au désespoir, je ne veux que la mort! Ah! si du moins je pouvois mourir dans tes bras, exhaler mon dernier soupir sur tes lèvres! » Elle pleuroit; je n'étois plus maître de moi : j'osai ravir ce baiser qu'elle me refusoit. Elle s'arracha de mes bras; ses larmes, ses sanglots, son désespoir, me firent payer bien cher cet instant de bonheur : elle me força de la quitter. Je rentrai dans ma chambre le plus malheureux des hommes, et pourtant jamais la passion ne m'avoit possédé à ce point. J'avois senti que j'étois aimé; je pressois encore dans mes bras celle que j'adorois. Au milieu des horreurs de la mort, j'aurois été heureux de ce souvenir. Ma nuit entière se passa dans d'affreuses agitations; mon âme étoit entièrement bouleversée; j'avois perdu jusqu'à cette vue distincte de mon devoir qui m'avoit guidé jusqu'ici. Je me demandois pourquoi je n'épouserois pas Mme de Nevers; je cherchois des exemples qui

pussent autoriser ma foiblesse; je me disois que dans une profonde solitude j'oublierois le monde et le blâme; que, s'il le falloit, je fuirois avec elle en Amérique et jusque dans cette île déserte objet de mes anciennes rêveries. Quel lieu du monde ne me paroîtroit pas un lieu de délices avec la compagne chérie de mes jours, mon amie, ma bien-aimée? Natalie! Natalie! Je répétois son nom à demi-voix pour que ces doux sons vinssent charmer mon oreille et calmer un peu mon cœur. Le jour parut, et peu d'instants après on me remit une lettre. Je reconnus l'écriture de Mme de Nevers... Jugez de ce que je dus éprouver en la lisant!

« Ne craignez pas mes reproches, Édouard; je ne vous en ferai point : je sais trop que je suis aussi coupable et plus coupable que vous; mais que cette leçon nous montre du moins l'abîme qui est ouvert sous nos pas : il est encore temps de n'y point tomber. Plus tard, Édouard, cet abîme enseveliroit à la fois et notre bonheur et notre vertu. Ne trahissons pas les sentiments qui ont uni nos deux cœurs. C'est par ce qui est bon, c'est par ce qui est juste, vrai, élevé dans la vie, que nous nous sommes entendus; nous avons senti que nous parlions le même langage, et nous nous sommes aimés. Ne démentons pas à présent ces qualités de l'âme auxquelles nous devons notre amour, et

sachons être heureux dans l'innocence et nous contenter du bonheur dont nous pouvons jouir devant Dieu.

« Il le faut, Édouard, oui, il faut nous unir ou nous séparer. Nous séparer! Crois-tu que je pourrois écrire ce mot si je ne savois bien que l'effet en est impossible? Où trouverois-tu de la force pour me fuir? où en trouverois-je pour vivre sans toi? Toi, moitié de moi-même, sans lequel je ne puis seulement supporter la vie un seul jour, ne sens-tu pas comme moi que nous sommes inséparables? Que peux-tu m'opposer? Un fantôme d'honneur qui ne reposeroit sur rien. Le monde t'accuseroit de m'avoir séduite! Eh! quelle séduction y a-t-il, pour deux êtres qui s'aiment, que la séduction de l'amour? N'est-ce pas moi, d'ailleurs, qui t'ai séduit! Si je ne t'avois montré que je t'aimois, m'aurois-tu avoué ta tendresse? Hélas! tu mourois plutôt que de m'en faire l'aveu! Tu dis que tu ne veux pas m'abaisser! Mais, pour une femme, y a-t-il une autre gloire que d'être aimée? un autre rang que d'être aimée? un autre titre que d'être aimée? Te défies-tu assez de ton cœur pour croire qu'il ne me rendroit pas tout ce que tu te figures que tu me ferois perdre? Imagine, si tu le peux, le bonheur qui nous attend quand nous serons unis, et regrette, si tu l'oses, ces prétendus avantages que tu m'enlèves. Mon père, Édouard,

est le seul obstacle : je méprise tous les autres, et je les trouve indignes de nous. Eh bien! je veux t'avouer que je ne suis pas sans espérance d'obtenir un jour le pardon de mon père. Oui, Édouard, mon père m'aime; il t'aime aussi : qui ne t'aimeroit pas? Je suis sûr que mon père a regretté mille fois de ne pouvoir faire de toi son fils : tu lui plais, tu l'entends, tu es le fils de son cœur. Eh! n'es-tu pas celui de son vieil ami, qui sauva autrefois son honneur et sa fortune? Eh bien! nous forcerons mon père d'être heureux par nos soins, par notre tendresse. S'il nous exile de Paris, il nous admettra à Faverange. Là, il osera nous reconnoître pour ses enfants; là, il sera père dans l'ordre de la nature, et non dans l'ordre des convenances sociales, et la vue de notre amour lui fera oublier tout le reste. Ne crains rien. Ne sens-tu pas que tout nous sera possible quand nous serons une fois l'un à l'autre? Crois-moi, il n'y a d'impossible que de cesser de nous aimer ou de vivre sans nous le dire. Choisis, Édouard! ose choisir le bonheur! Ah! ne le refuse pas! Crois-tu n'être responsable de ton choix qu'à toi seul? Hélas! ne vois-tu pas que notre vie tient au même fil? Tu choisirois la mort en choisissant la fuite, et ma mort avec la tienne! »

En achevant cette lettre, je tombai à genoux; je fis le serment de consacrer ma vie à celle qui l'avoit écrite, de l'aimer, de l'adorer, de la rendre

heureuse. J'étois plongé dans l'ivresse ; tous mes remords avoient disparu, et la félicité du Ciel régnoit seule dans mon cœur. « Mme de Nevers connoît bien mieux que moi ce monde où elle passe sa vie, me disois-je ; elle sait ce que nous avons à en redouter. Si elle croit notre union possible, c'est qu'elle l'est. Que j'étois insensé de refuser le bonheur ! M. d'Olonne nous pardonnera d'être heureux ; un jour il nous bénira tous deux. Et Natalie ! Natalie sera ma compagne chérie, ma femme bien-aimée ; je passerai ma vie entière près d'elle, uni à elle. » Je succombois sous l'empire de ces pensées délicieuses, et mes larmes seules pouvoient alléger cette joie trop forte pour mon cœur, cette joie qui succédoit à des émotions si amères, si profondes et souvent si douloureuses.

J'attendois avec impatience qu'il fût midi, heure à laquelle je pouvois, sans donner de soupçons, paroître un instant chez Mme de Nevers et la trouver seule. Les plus doux projets remplirent cet intervalle ; j'étois trop enivré pour qu'aucune réflexion vînt troubler ma joie. Mon sort étoit décidé ; je me relevois à mes propres yeux de la préférence que m'accordoit Mme de Nevers, et une pensée, une seule pensée, absorboit toutes les autres : elle sera à moi ! elle sera toute à moi ! La mort, s'il eût fallu payer de la mort une telle félicité, m'en eût semblé un léger salaire. Mais penser que ce seroit

là le bonheur, le charme, le devoir de ma vie! Non, l'imagination chercheroit en vain des couleurs pour peindre de tels sentiments, ou des mots pour les rendre! Que ceux qui les ont éprouvés les comprennent, et que ceux qui les ignorent les regrettent : car tout est vide et fini dans la vie sans eux ou après eux!

Les deux jours qui suivirent cette décision de notre sort furent remplis de la félicité la plus pure. Mme de Nevers essayoit de me prouver que c'étoit moi qui lui faisois des sacrifices, et que je ne lui devois point de reconnoissance d'avoir voulu son bonheur, et un bonheur sans lequel elle ne pouvoit plus vivre. Nous convînmes qu'elle iroit au mois de mai en Hollande. Ce voyage étoit prévu ; une visite promise depuis longtemps à Mme de C... en seroit le prétexte naturel. Je devois de mon côté feindre des affaires en Forez, qui me forceroient de m'absenter quinze jours; j'irois secrètement rejoindre Mme de Nevers à La Haye, où le chapelain de l'ambassade devoit nous unir : c'étoit un vieux prêtre qu'elle connoissoit et sur la fidélité duquel elle comptoit entièrement. Une fois de retour, nous avions mille moyens de nous voir et d'éviter les soupçons.

Lorsque je réfléchis aujourd'hui sur quelles bases fragiles étoit construit l'édifice de mon bonheur, je m'étonne d'avoir pu m'y livrer, ne fût-ce qu'un

instant, avec une sécurité si entière ; mais la passion crée autour d'elle un monde idéal. On juge tout par d'autres règles ; les proportions sont agrandies ; le factice, le commun, disparoissent de la vie ; on croit les autres capables des mêmes sacrifices qu'on feroit soi-même, et, lorsque le monde réel se présente à vous armé de sa froide raison, il cause un douloureux et profond étonnement.

Un matin, comme j'allois descendre chez Mme de Nevers, mon oncle, M. d'Herbelot, entra dans ma chambre. Depuis l'exil de M. le maréchal d'Olonne, je le voyois peu; ses procédés, à cette époque, avoient encore augmenté l'éloignement que je m'étois toujours senti pour lui. Croyant qu'il étoit de mon devoir de ne pas me brouiller avec le frère de ma mère, j'allois chez lui de temps en temps; il me traitoit toujours très-bien, mais depuis près de trois semaines je ne l'avois pas aperçu *. Il entra avec cet air jovial et goguenard qui annonçoit toujours quelque histoire scandaleuse; il se plaisoit à cette sorte de conversation, et y mêloit une bonhomie qui m'étoit encore plus désagréable que la franche méchanceté : car porter de la simplicité et un bon cœur dans le vice est le comble de la corruption.

« Eh bien! Édouard, me dit-il, tu débutes bien dans la carrière! Vraiment, je te fais mon compliment, tu es passé maître. Ma foi, nous sommes dans l'admiration, et Luceval et Berthenay prédi-

* On est prié de lire la note à la fin du volume.

sent que tu iras au plus loin. — Que voulez-vous dire, mon oncle? lui demandai-je assez sérieusement. — Allons donc! dit-il; vas-tu faire le mystérieux? Mon cher, le secret est bon pour les sots; mais, quand on vise haut, il faut de la publicité, et la plus grande. On n'a tout de bon que ce qui est bien constaté; l'une est un moyen d'arriver à l'autre, et il faudra bientôt grossir ta liste. — Je ne vous comprends pas, lui dis-je, et je ne conçois pas de quoi vous voulez parler. — Tu t'y es pris au mieux, continua-t-il sans m'écouter, tu as mis le temps à profit. Que diront les bégueules et les cagots? Toutes les femmes raffoleront de toi. — De moi! répétai-je; qu'est-ce que tout cela signifie? — Tu es un beau garçon, je ne suis pas étonné que tu leur plaises. Diable! elles en ont de plus mal tournés. — Qui donc? de quoi parlez-vous? — Comment! de quoi je parle? Eh! mais, mon cher, je parle de Mme de Nevers. N'es-tu pas son amant? Tout Paris le dit. Ma foi, tu ne peux pas avoir une plus jolie femme et qui te fasse plus d'honneur. Il faut pousser ta pointe; nous établirons le fait publiquement, et c'est là, Édouard, le chemin de la mode et de la fortune. » Je sentis mon sang se glacer dans mes veines. « Quelle horreur! m'écriai-je; qui a pu vous dire une si infâme calomnie? Je veux connoître l'insolent et lui faire rendre raison de son crime. » Mon oncle se mit à rire. « Com-

ment donc, dit-il, ne serois-tu pas si avancé que je croyois? Serois-tu amoureux, par hasard? Va, tu te corrigeras de cette sottise. Mon cher, on a une femme aujourd'hui, une autre demain; elles ne sont occupées elles-mêmes qu'à s'enlever leurs amants les unes aux autres. Avoir et enlever, voilà le monde, Édouard, et la vraie philosophie. — Je ne sais où vous avez vu de pareilles mœurs, lui dis-je indigné; grâce au Ciel, elles me sont étrangères, et elles le sont encore plus à la femme angélique que vous outragez. Nommez-moi dans l'instant l'auteur de cette horrible calomnie! » Mon oncle éclata de rire de nouveau, et me répéta que tout Paris parloit de ma bonne fortune et me louoit d'avoir été assez habile et assez adroit pour séduire une jeune femme qui étoit sans doute fort gardée. « Sa vertu la garde! répliquai-je dans une indignation dont je n'étois plus le maître; elle n'a pas besoin d'être autrement gardée. — C'est étonnant! dit mon oncle. Mais où as-tu donc vécu? dans un couvent de nonnes? — Non, Monsieur, répondis-je; j'ai vécu dans la maison d'un honnête homme, où vous n'êtes pas digne de rester. » Et, oubliant ce que je devois au frère de ma mère, je poussai dehors M. d'Herbelot et fermai ma porte sur lui.

Je demeurai dans un désespoir qui m'ôtoit presque l'usage de la raison. Grand Dieu! j'avois flétri

la réputation de Mme de Nevers! La calomnie osoit profaner sa vie, et j'en étois cause! On se servoit de mon nom pour outrager l'ange adorable objet de mon culte et de mon idolâtrie! Ah! j'étois digne de tous les supplices, mais ils étoient tous dans mon cœur. « C'est mon amour qui la déshonore, pensai-je, qui la livre au blâme, au mépris, à cette honte que rien n'efface, qui reparoît toujours, comme la tache sanglante sur la main de Macbeth! Ah! la calomnie ne se détruit jamais, sa souillure est éternelle; mais les calomniateurs périront, et je vengerai l'ange de tous ceux qui l'outragent. Se peut-il qu'oubliant l'honneur et mon devoir j'aie risqué de mériter ces vils éloges? Voilà donc comment ma conduite peut se traduire dans le langage du vice! Hélas! le piége le plus dangereux que la passion puisse offrir, c'est ce voile d'honnêteté dont elle s'enveloppe. » Je voyois à présent la vérité nue, et je me trouvois le plus vil comme le plus coupable des hommes. Que faire? que devenir? Irois-je annoncer à Mme de Nevers qu'elle est déshonorée, qu'elle l'est par moi? Mon cœur se glaçoit dans mon sein à cette pensée. Hélas! qu'étoit devenu notre bonheur? Il avoit eu la durée d'un songe! Mon crime étoit irréparable! Si j'épousois à présent Mme de Nevers, que n'imagineroit-on pas? quelle calomnie nouvelle inventeroit-on pour la flétrir? Il falloit fuir! il falloit la

quitter! Je le sentois, je voyois que c'étoit mon devoir; mais cette nécessité funeste m'apparoissoit comme un fantôme dont je détournois la vue. Je reculois devant ce malheur, ce dernier malheur, qui achevoit pour moi tous les autres et mettoit le comble à mon désespoir. Je ne pouvois croire que cette séparation fût possible : le monde ne m'offroit pas un asile loin d'elle; elle seule étoit pour moi la patrie, tout le reste un vaste exil. Déchiré par la douleur, je perdois jusqu'à la faculté de réfléchir. Je voyois bien que je ne pouvois rester près de Mme de Nevers; je sentois que je voulois la venger, surtout sur le duc de L..., que mon oncle m'avoit désigné comme l'un des auteurs de ces calomnies; mais le désespoir surmontoit tout : j'étois comme noyé, abîmé, dans une mer de pensées accablantes; aucune consolation, aucun repos, ne se présentoit d'aucun côté; je ne pouvois pas même me dire que le sacrifice que je ferois en partant seroit utile : je le faisois trop tard; je ne prenois pas une résolution vertueuse; je fuyois Mme de Nevers comme un criminel, et rien ne pouvoit réparer le mal que j'avois fait : ce mal étoit irréparable! Tout mon sang versé ne rachèteroit pas sa réputation injustement flétrie! Elle, pure comme les anges du Ciel, verroit son nom associé à ceux de ces femmes perdues objets de son juste mépris! et c'étoit moi, moi seul, qui versois cet opprobre sur sa tête! La

douleur et le désespoir s'étoient emparés de moi à un point que l'idée de la vengeance pouvoit seule en ce moment m'empêcher de m'ôter la vie.

Je balançois si j'irois chez le duc de L... avant de parler à Mme de Nevers, lorsque j'entendis sonner avec violence les sonnettes de son appartement. Un mouvement involontaire me fit courir de ce côté; un domestique m'apprit que Mme de Nevers venoit de se trouver mal et qu'elle étoit sans connoissance. Glacé d'effroi, je me précipitai vers son appartement; je traversai deux ou trois grandes pièces sans savoir ce que je faisois, et je me trouvai à l'entrée de ce même cabinet où la veille encore nous avions osé croire au bonheur. Mme de Nevers étoit couchée sur un canapé, pâle et sans mouvement. Une jeune femme que je ne connoissois point la soutenoit dans ses bras; je n'eus que le temps de l'entrevoir. M. le maréchal d'Olonne vint au-devant de moi. « Que faites-vous ici? me dit-il d'un air sévère; sortez. — Non, lui dis-je; si elle meurt, je meurs. » Je me précipitai au pied du canapé. M. le maréchal d'Olonne me releva. « Vous ne pouvez rester ici, me dit-il; allez dans votre chambre... Plus tard je vous parlerai. » Sa sécheresse, sa froideur, auroit percé mon cœur, si j'avois pu penser à autre chose qu'à Mme de Nevers mourante; mais je n'entendois qu'à peine M. le maréchal d'Olonne; il me sembloit que ma

vie étoit comme en suspens et ne tenoit plus qu'à la sienne. La jeune femme se tourna vers moi; je vis des larmes dans ses yeux. « Natalie va vous voir quand elle reprendra connoissance, dit-elle; votre vue peut lui faire du mal. — Le croyez-vous? lui dis-je. Alors, je vais sortir. » J'allai dans la pièce qui précédoit le cabinet; je ne pus aller plus avant, je me jetai à genoux. « O mon Dieu! m'écriai-je, sauvez-la! sauvez-la! » Je ne pouvois répéter que ces seuls mots : « Sauvez-la! » Bientôt j'entendis qu'elle reprenoit connoissance; on parloit, on s'agitoit autour d'elle. Un vieux valet de chambre de Mme de Nevers, qui la servoit depuis son enfance, parut en ce moment. Me voyant là, il vint à moi. « Il faut rentrer chez vous, monsieur Édouard, me dit-il. Bon Dieu! comme vous êtes pâle! Pauvre jeune homme! vous vous tuez. Appuyez-vous sur moi, et regagnons votre chambre. » J'allois suivre ce conseil, lorsque M. le maréchal d'Olonne sortit de chez sa fille. « Encore ici! dit-il d'une voix altérée. Suivez-moi, Monsieur; j'ai à vous parler. — Il ne peut se soutenir, dit le vieillard. — Oui, je le puis, » dis-je en l'interrompant; et, essayant de reprendre des forces pour la scène que je prévoyois, je suivis M. le maréchal d'Olonne dans son appartement.

« Les explications sont inutiles entre nous, me dit M. le maréchal d'Olonne : ma fille m'a tout

avoué. Son amie, instruite plus tôt que moi des calomnies qu'on répandoit sur elle, est venue de Hollande pour l'arracher de l'abîme où elle étoit prête à tomber. Je pense que vous n'ignorez pas le tort que vous avez fait à sa réputation. Votre conduite est d'autant plus coupable qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer le mal dont vous êtes cause. Je désire que vous partiez sur-le-champ. Je n'abandonnerai point le fils d'un ancien ami, quelque peu digne qu'il se soit montré de ma protection : j'obtiendrai pour vous une place de secrétaire d'ambassade dans une cour du Nord, vous pouvez y compter. Partez sans délai pour Lyon, et vous y attendrez votre nomination. — Je n'ai besoin de rien, Monsieur, lui dis-je; permettez-moi de refuser vos offres. Demain je ne serai plus ici. — Où irez-vous? me demanda-t-il. — Je n'en sais rien, répondis-je. — Quels sont vos projets? — Je n'en ai point. — Mais que deviendrez-vous? — Qu'importe? — Ne croyez pas, Édouard, que l'amour soit toute la vie. — Je n'en désire point une autre, lui dis-je. — Ne perdez pas votre avenir. — Je n'ai plus d'avenir. — Malheureux! que puis-je donc faire pour toi? — Rien. — Édouard, vous déchirez mon cœur! Je l'avois armé de sévérité, mais je ne puis en avoir longtemps avec vous. Je n'ai point oublié les promesses que je fis à votre père mourant; je ferois tout pour votre bonheur ; mais, vous

le sentez vous-même, Édouard, vous ne pouvez épouser ma fille. — Je le sais, Monsieur, je le sais parfaitement; je partirai demain. Me permettez-vous de me retirer? — Non, pas ainsi... Édouard, mon enfant, ne suis-je pas ton second père? — Ah! lui dis-je, vous êtes celui de Mme de Nevers! Soignez-la, aimez-la, consolez-la quand je n'y serai plus. Hélas! elle aura besoin de consolation! » Je le quittai. J'allai chez moi, dans cette chambre que j'allois abandonner pour toujours! dans cette chambre où j'avois tant pensé à elle, où je vivois sous le même toit qu'elle! « Il faudra donc m'arracher d'ici! me disois-je. Ah! qu'il vaudroit bien mieux y mourir! » J'eus la pensée de mettre un terme à ma vie et à mes tourments. L'idée de la douleur que je causerois à Mme de Nevers et le besoin de la vengeance me retinrent.

Ma fureur contre le duc de L... ne connoissoit pas de bornes, car il nous voyoit d'assez près pour avoir pu juger que mon respect pour Mme de Nevers égaloit ma passion, et il n'avoit pu feindre de me croire son amant que par une méchanceté réfléchie, digne de tous les supplices. Je brûlois du désir de tirer de lui la vengeance qui m'étoit due, et je jetois sur lui seul la fureur et le désespoir que tant de causes réunies avoient amassés dans mon sein. Je passai la nuit à mettre ordre à quelques affaires; j'écrivis à Mme de Nevers et à M. le

maréchal d'Olonne des lettres qui devoient leur être remises si je succombois; je fis une espèce de testament pour assurer le sort de quelques vieux domestiques de mon père que j'avois laissés en Forez. Je me calmois un peu en songeant que je vengerois Mme de Nevers, ou que je finirois ma triste vie et que je serois regretté par elle. Je me défendois de l'attendrissement qui vouloit quelquefois pénétrer dans mon cœur, et aussi des sentiments religieux dans lesquels j'avois été élevé et des principes qui, malgré moi, faisoient entendre leur voix au fond de mon âme. A huit heures, je me rendis chez le duc de L... Il n'étoit pas réveillé. Il me fallut attendre; je me promenois dans un salon avec une agitation qui faisoit bouillonner mon sang. Enfin je fus admis. Le duc de L... parut étonné de me voir. « Je viens, Monsieur, lui dis-je, vous demander raison de l'insulte que vous m'avez faite et des calomnies que vous avez répandues sur Mme de Nevers à mon sujet. Vous ne pouvez croire que je supporterai un tel outrage, et vous vous devez, Monsieur, de m'en donner satisfaction. — Ce seroit avec le plus grand plaisir, me dit le duc de L... Vous savez, monsieur G..., que je crains peu ces occasions-là; mais, malheureusement, dans ce cas-ci, c'est impossible. — Impossible! m'écriai-je; c'est ce qu'il faudra voir! Ne croyez pas que je vous laisserai impunément calomnier la vertu et

noircir la réputation d'un ange d'innocence et de pureté ! — Quant à calomnier, dit en riant le duc de L..., vous me permettrez de ne pas le prendre si haut. J'ai cru que vous étiez l'amant de Mme de Nevers ; je le crois encore, je l'ai dit... Je ne vois pas, en vérité, ce qu'il y a là d'offensant pour vous. On vous donne la plus charmante femme de Paris, et vous vous fâchez !... Bien d'autres voudroient être à votre place, et moi tout le premier. — Moi, Monsieur, je rougirois d'être à la vôtre. Mme de Nevers est pure, elle est vertueuse, elle est irréprochable. La conduite que vous m'avez prêtée seroit celle d'un lâche, et vous devez me rendre raison de vos indignes propos. — Mes propos sont ce qu'il me plaît, dit le duc de L...; je penserai de vous et même de Mme de Nevers ce que je voudrai. Vous pouvez nier votre bonne fortune : c'est fort bien fait à vous, quoique ce soit peu l'usage aujourd'hui. Quant à me battre avec vous, je vous donne ma parole d'honneur qu'à présent j'en ai autant d'envie que vous ; mais, vous le savez, cela ne se peut pas... Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'avez aucun état dans le monde, et je me couvrirois de ridicule si je consentois à ce que vous désirez. Tel est le préjugé. J'en suis désespéré, ajouta-t-il en se radoucissant ; soyez persuadé que je vous estime du fond du cœur, monsieur G..., et que j'aurois été charmé que nous pussions nous battre

ensemble. Vous pâlissez ! dit-il; je vous plains, vous êtes un homme d'honneur. Croyez que je déteste cet usage barbare : je le trouve injuste, je le trouve absurde; je donnerois mon sang pour qu'il me fût permis de me battre avec vous. — Grand Dieu ! m'écriai-je, je croyois avoir épuisé toutes les douleurs ! — Édouard, dit le duc, qui paroissoit de plus en plus touché de ma situation, ne prenez pas un ami pour un ennemi. Ceci me cause, je vous l'assure, une véritable peine. Quelques paroles imprudentes ne peuvent-elles se réparer? — Jamais ! répondis-je. Me refusez-vous la satisfaction que je vous demande ? — J'y suis forcé, dit le duc. — Eh bien ! repris-je, vous êtes un lâche, car c'est une lâcheté que d'insulter un homme d'honneur et de le priver de la vengeance ! »

Je m'enfuis comme un furieux de la maison du duc de L... Je parcourois les rues comme un insensé; toutes mes pensées me faisoient horreur. Les furies de l'enfer sembloient s'attacher sur moi : le mal que j'avois fait étoit irréparable, et on me refusoit la vengeance ! Je retrouvois là cette fatalité de l'ordre social qui me poursuivoit partout, et je croyois voir des ennemis dans tous les êtres vivants et inanimés qui se présentoient à mes regards. Je m'aperçus que c'étoit la mort que j'avois cherchée chez le duc de L..., car je ne m'étois occupé de rien au delà de cette visite. La vie se

présentoit devant moi comme un champ immense et stérile où je ne pouvois faire un pas sans dégoût et sans désespoir. Je me sentois accablé sous le fardeau de mon existence comme sous un manteau de plomb. Un instant peut me délivrer de ce supplice! pensai-je; et une tentation affreuse, mais irrésistible, me précipita du côté de la rivière!

Le duc de L... logeoit à l'extrémité du faubourg Saint-Germain, vers les nouveaux boulevards, et je descendois la rue du Bac avec précipitation dans ces horribles pensées. J'étois coudoyé et arrêté à chaque instant par la foule qui se pressoit dans cette rue populeuse. Ces hommes qui alloient tranquillement à leurs affaires me faisoient horreur. La nature humaine se révolte contre l'isolement; elle a besoin de compassion : la vue d'un autre homme, d'un semblable, insensible à nos douleurs, blesse ce don de pitié que Dieu mit au fond de nos âmes, et que la société étouffe et remplace par l'égoïsme. Ce sentiment amer augmentoit encore mon irritation : on diroit que le désespoir se multiplie par lui-même. Le mien étoit au comble, lorsque tout à coup je crus reconnoître la voiture de Mme de Nevers qui venoit vers moi; je distinguai de loin ses chevaux et ses gens, et mon cœur battit encore une fois d'autre chose que de douleur en pensant que j'allois la voir passer. Cependant la voiture s'arrêta à dix pas de moi et entra dans la

cour du petit couvent de la Visitation des filles Sainte-Marie. Je jugeai que Mme de Nevers alloit y entendre la messe, et au même instant l'idée me vint de l'y suivre, de prier avec elle, de prier pour elle, de demander à Dieu des forces pour nous deux, d'implorer des secours, de la pitié, de cette source de tout bien qui donne des consolations quand rien n'en donne plus! C'est ainsi que cet ange me sauva, que sa seule présence enchaîna mon désespoir et me préserva du crime que j'allois commettre.

Je me jetai à genoux dans un coin obscur de cette petite église. Avec quelle ferveur je demandai à Dieu de consoler, de protéger, de bénir celle que j'aimois! Je ne la voyois pas (elle étoit dans une tribune grillée), mais je pensois qu'elle prioit peut-être en ce moment elle-même pour son malheureux ami, et que nos sentiments étoient encore une fois semblables. « O mon Dieu! que nos prières se confondent en vous, m'écriai-je, comme nos âmes s'y confondront un jour! C'est ainsi que nous serons unis, pas autrement. Vous n'avez pas voulu que nous le fussions sur la terre, mais vous ne nous séparerez pas dans le Ciel. Ne la rendez pas victime de mes imprudences : alors je pourrai tout supporter; confondez ses calomniateurs. Je ne suis pas digne de la venger! dit-on... Qu'importe? Qu'importe ma vie, qu'importe tout, pourvu qu'elle

soit heureuse, qu'elle soit irréprochable? Seul je suis coupable. Si j'eusse écouté la voix de mon devoir, je n'aurois pas troublé sa vie! Il faut maintenant avoir le courage de lui rendre l'honneur que ma présence lui fait perdre; il faut partir, partir sans délai.» Il me sembloit que je retrouvois dans cette église une force qui m'étoit inconnue, et que le repentir, au lieu de me plonger dans le désespoir, m'animoit de je ne sais quel désir d'expier mes fautes en me sacrifiant moi-même, et de retrouver ainsi la paix, ce premier besoin du cœur de l'homme. Je pris avec moi-même l'engagement de partir ce même jour; mais ensuite je ne pus résister à l'espoir de voir encore une fois Mme de Nevers, quand elle monteroit en voiture. Je sortis : hélas! elle n'y étoit plus! En quittant le couvent, je rencontrai un jeune homme que je connoissois un peu. Il arrivoit d'Amérique; il m'en parla. Ce seul mot d'Amérique m'avoit décidé : tout m'étoit si égal! Je me résolus à partir dans la soirée. On fait la guerre en Amérique, pensai-je; je me ferai soldat, je combattrai les ennemis de mon pays. Mon pays! hélas! ce sentiment étoit pour moi amer comme tous les autres. Enfant déshérité de ma patrie, elle me repousse, elle ne me trouve pas digne de la défendre! Qu'importe? mon sang coulera pour elle, et, si mes os reposent dans une terre étrangère, mon âme viendra errer autour de celle que

j'aimerai toujours. Ange de ma vie! tu as seule fait battre mon cœur, et mon dernier soupir sera pour toi!

Je rentrai à l'hôtel d'Olonne comme un homme condamné à mort, mais dont la sentence ne sera exécutée que dans quelque temps. J'étois résigné, et mon désespoir s'étoit calmé en pensant que mon absence rendroit à Mme de Nevers sa réputation et son repos. C'étoit du moins me dévouer une dernière fois pour elle.

Le vieux valet de chambre de Mme de Nevers vint dans ma chambre. Il m'apprit qu'elle étoit restée à la Visitation avec son amie Mme de C..., et qu'elles n'en reviendroient que le lendemain Je perdois ainsi ma dernière espérance de la voir encore une fois. Je voulus lui écrire, lui expliquer, en la quittant pour toujours, les motifs de ma conduite, surtout lui peindre les sentiments qui déchiroient mon cœur. Je n'y réussis que trop bien : ma lettre étoit baignée de mes larmes. A quoi bon augmenter sa douleur? pensai-je; ne lui ai-je pas fait assez de mal? Et cependant est-ce mon devoir de me refuser à lui dire une fois, une dernière fois, que je l'adore? J'ai espéré pouvoir le lui dire tous les jours de ma vie; elle le vouloit, elle croyoit que c'étoit possible! J'essayai encore d'écrire, de cacher une partie de ce que j'éprouvois : je ne pus y parvenir. Autant le cœur se resserre quand on n'aime pas,

autant il est impossible de dissimuler avec ce qu'on aime... La passion perce tous les voiles dont on voudroit l'envelopper. Je donnai ma lettre au vieux valet de chambre de Mme de Nevers; il la prit en pleurant. Cet intérêt silencieux me faisoit du bien; je n'aurois pu en supporter un autre. Je demandai des chevaux de poste à la nuit tombante, et je m'enfermai dans ma chambre. Ce portrait de Mme de Nevers, qu'il falloit encore quitter, avec quelle douleur ne lui dis-je point adieu! Je baisois cette toile froide, je reposois ma tête contre elle; tous mes souvenirs, tout le passé, toutes mes espérances, tout sembloit réuni là, et je ne sentois pas en moi-même la faculté de briser le lien qui m'attachoit à cette image chérie; je m'arrachois à ma propre vie en déchirant ce qui nous unissoit : c'étoit mourir que de renoncer ainsi à ce qui me faisoit vivre. On frappa à ma porte. Tout étoit fini... Je me jetai dans une chaise de poste qui me conduisit, sans m'arrêter, à Lorient, où je m'embarquai le lendemain sur le bâtiment qui nous amena ici tous deux.

CONCLUSION

C'est avec effort que je respectai les intentions d'Édouard et que j'observai la parole que je lui avois donnée de ne pas chercher à le voir le reste du jour. L'amitié reconnoît difficilement son insuffisance : elle croit pouvoir consoler, et ne sait pas que l'ami dont elle partage les maux n'est dans ses bras qu'un vain simulacre privé de sentiment et de vie. Je préparois cependant une consolation à Édouard : c'étoit de parler avec lui de Mme de Nevers. Je la connoissois, et je savois combien elle étoit digne de la passion qu'elle avoit su inspirer. Je passai la nuit à réfléchir au sort d'Édouard, à cette fatalité dont il étoit la victime, à la bizarrerie de l'ordre social, à ce malheur indépendant des

hommes, et cependant créé par eux. Je cherchois des remèdes à la situation de mon malheureux ami, et j'étois forcé de m'avouer avec douleur qu'elle n'en offroit aucun d'efficace.

Le lendemain, de bonne heure, j'entrai dans la chambre d'Édouard; elle étoit déserte. J'aperçus sur sa table quelques journaux qui venoient d'arriver de France. Personne ne l'avoit vu sortir. Comme je savois qu'on devoit attaquer, ce matin même, le camp anglois, l'inquiétude me prit; je me fis donner un cheval, et je courus, encore très-foible, sur les traces de l'armée. En arrivant, je trouvai une canonnade violente engagée pour une position dont il paroissoit presque impossible de chasser l'ennemi. Je distinguai Édouard au premier rang, et j'arrivai pour le voir tomber couvert de blessures. Je le reçus dans mes bras; son sang couloit à gros bouillons : je voulus essayer de l'arrêter; il s'y opposa. « Laissez-moi mourir, me dit-il, et ne me plaignez pas... La mesure est comblée, la vie m'est odieuse : j'ai tout perdu! Ah! dit-il, la mort vient trop tard. » Il expira, sa tête se pencha sur moi; je reçus son dernier soupir. Je revins dans un désespoir dont je ne me croyois plus capable.

Les gazettes contenoient cet article :

Hier 26 *août, à onze heures du matin, on a*

*célébré en l'église et paroisse de Saint-Sulpice les obsèques et funérailles de T. H. et T. P. dame Mme Louise-Adélaïde-Henriette-Natalie d'Olonne, veuve de T. H., T. P. et T. Ill. seigneur Mgr le duc de Nevers, prince de Châtillon, marquis de Souvigny, etc., etc., décédée en son hôtel, rue de Bourbon, à l'âge de vingt et un ans, par suite d'une maladie de langueur. Après la cérémonie, le convoi s'est mis en marche pour le Limousin, où Mme la duchesse de Nevers a témoigné le désir d'être enterrée. On la conduit en la baronnie de Faverange, bailliage de ***, généralité de ***, où elle reposera au caveau de ses ancêtres, en l'église et chapitre abbatial dudit Faverange, etc., etc.*

Vers la fin de cette même année, la paix me permit de repasser en France. Je ramenai avec moi le corps de mon malheureux ami. Je demandai et j'obtins de M. le maréchal d'Olonne la permission de le déposer dans ce caveau qui contenoit l'autre moitié de lui-même. Je le fis placer au pied du cercueil de Mme de Nevers, et alors seulement je sentis le premier soulagement à ma douleur.

M. le maréchal d'Olonne avoit quitté le monde et la cour. Il habita Faverange jusqu'à la fin de sa vie, qu'il consacra à la bienfaisance la plus active et la plus éclairée; mais, quoique sa carrière ait été longue et en apparence paisible, il conserva tou-

jours une profonde tristesse. Il disoit souvent qu'il s'étoit trompé en croyant qu'il y avoit dans la vie deux manières d'être heureux.

FIN

NOTE

DE LA PAGE 122

Je ne sais si les expressions de cette conversation ne paroîtront pas un peu forcées; elles sont copiées textuellement, et on les trouvera toutes dans les mémoires du temps, dans ceux de Mme d'Epinay, du baron de Bezenval, du duc de Lauzun; dans les lettres de Mme de Graffigny, etc., etc.; monuments mémorables d'une époque où le vice étoit tellement entré dans les mœurs d'une portion de la société qu'on peut dire qu'il s'y étoit établi comme un ami dont la présence ne dérange plus rien dans la maison. Dans ces mœurs-là, on étoit bon, généreux, brave, indulgent et vicieux. A côté des modèles les plus admirables de l'intégrité de la vie, la corruption se montroit sans voile et sembloit faire gloire d'elle-même; la perversité étoit devenue telle que, dans ce monde nouveau, le vice n'étoit plus qu'un sujet de plaisanterie; l'esprit, abusé par de fausses doctrines, nioit presque également le bien et le mal, et ne reconnoissoit d'autre culte que le plaisir. Une seule chose avoit survécu à ce naufrage de la morale. Cette

chose étoit un mot indéfinissable dans sa puissance, et qui n'avoit peut-être échappé à la ruine de toutes les vertus que par son vague même : c'étoit l'honneur. Il a été pour nous la planche dans le naufrage, car il est remarquable que, dans la Révolution, c'est par l'honneur qu'on est rentré dans la morale ; c'est l'honneur qui a fait l'émigration ; c'est l'honneur qui a ramené aux idées religieuses. Dès que le mépris s'est attaché à la puissance, on a voulu être opprimé ; dès que le déshonneur s'est attaché à l'impiété, on a voulu être homme de bien : tant il est vrai que les vertus se tiennent comme les vices, et que, tant qu'on en conserve une, il ne faut pas désespérer de toutes les autres.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of 'a
Date Due

16 05 73

a39003 002456225b

CE PQ 2235
.D65E3 1879
COO DURAS, CLAIR EDOUARD.
ACC# 1221905